

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton 198 à 202
Mercredi 3 au dimanche 7 février 2021

Yvonne Estienne (1891 † 1975),
LES INVITÉS DE LA PENTECÔTE
(1954)
3^{ème} partie
(Sur le DON de SAGESSE)

« [Dans l'œuvre capitale de notre sanctification], nous sommes dans la nécessité d'être constamment et directement aidés par le Saint-Esprit. Il y pourvoit par ses inspirations qui, toutes, vont [à parfaire, à perfectionner,] à achever notre sainteté. Et, pour que ces inspirations soient bien reçues par nous, il met lui-même en nos âmes des dispositions qui nous rendent dociles et souples : ce sont les dons du Saint-Esprit.

(...)

« Ils achèvent de perfectionner cet admirable organisme surnaturel par lequel Dieu appelle nos âmes à vivre de la vie divine. »

(Dom MARMION¹)

¹ Dom Columba Marmion (1858-1923), *Le Christ, vie de l'âme*, ch. VI, § IV (édition 1935, pp. 141 et 143).

TROISIÈME PARTIE

*« Et dans ta lumière, Seigneur, nous verrons la lumière »
(Ps. 35, 10).*

Chapitre I	3
Chapitre II	19
Chapitre III	35
Chapitre IV	53
Chapitre V	71

CHAPITRE PREMIER

Dans le grand salon de la maison Lanel, Anna achève de coudre quelques points à la moire blanche qui chatoie entre ses mains ; puis elle examine le brassard de première Communion :

« Voilà ! dit-elle. Maintenant, c'est solide. Les choses achetées toute faites ont toujours besoin d'être vérifiées. Et je ne voudrais pas qu'au moment de l'attacher au bras de Domi, demain matin, Rita ait un ennui.

- *Je crois que vous vous chargez de les lui épargner tous !* remarque Mlle Lise qui tricote de l'autre côté de la petite table de travail.

- *C'est si naturel : elle est restée fragile depuis la phlébite qui l'a éprouvée au moment de la naissance de sa petite Rosie.*

- *Est-elle vraiment si fragile ? »*

Les deux femmes se regardent avec étonnement sous le choc de la réflexion inattendue. Et la plus jeune, au lieu de répondre, pose une autre question :

« Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

- *Toute la manière d'être de votre belle-sœur qui reste aussi alerte qu'au temps où je l'ai connue jeune fille.*

- *Apparemment, oui ; et cela donne le change de la voir toujours préoccupée du bien des autres et prête à trotter à leur service... Mais à la vieille amie que vous êtes, et que je suis si heureuse de revoir après des années d'absence, je peux dire la vérité... »*

Et comme elle s'arrête un instant, la vieille amie commente :
« C'est vrai qu'il y a des années que nous ne nous sommes revues ! Combien au juste... Trois ?... ou quatre ?... »

Anna effleure du regard la robe noire de la vieille demoiselle :

« Depuis la mort de votre frère, dit-elle doucement, et votre départ ensuite en Berry, chez cette sœur... où vous n'êtes pas

tellement heureuse, n'est-ce pas ? bien que vous vous soyez créé une nouvelle activité dans sa paroisse ?

- Vous avez deviné : je n'y suis pas tellement heureuse !

*- ... C'est pourquoi j'ai songé à vous pour la direction de l'œuvre que les Vanot vont mettre sur pied, aux **Alouettes**... C'est pourquoi j'ai insisté afin que vous acceptiez notre invitation à la [première] Communion² de Domi, et que nous en profitions pour causer à l'aise. »*

Mlle Girard a gardé son esprit délié. Ses yeux brillent soudain dans la figure encore jeune, et une malice fuse :

*« En attendant, nous causons en femmes folles qui embrouillent tous les sujets : Rita..., mon frère..., Les **Alouettes**... Sérions donc un peu tout cela !*

- Quand on ne s'est pas vu depuis si longtemps, on voudrait tout se raconter à la fois !... Mais vous avez raison : sérions les sujets. Et, d'abord, Rita : la vérité sur elle est une fragilité qui, sans donner d'inquiétudes immédiates, exige de constantes précautions. Sa phlébite lui a laissé de graves troubles de circulation... Vous douteriez-vous que, sous son bas de soie volontairement épais, elle porte un pansement sur une petite plaie qui ne se ferme jamais et que la moindre fatigue envenime ?...

- Pas possible ?... Et il n'y a rien à faire ?

- Louis-Jean a tout essayé, sans aucun résultat, même plusieurs saisons à Bagnoles-de-l'Orne... Il nous faut la faire vivre au ralenti, sous des apparences qui abusent tout le monde. Mais vous comprenez, maintenant, pourquoi il n'y a plus eu d'autre bébé après Rosie, et pourquoi j'ai rivé Rita, ce soir, à sa chaise longue en prévision des fatigues qui l'attendent demain ?

- Mes pauvres amis ! dit seulement Mlle Lise avec un laconisme qui masque sa compassion en face de l'ascétisme secret de ce ménage réputé heureux.

² Ici, Yvonne Estienne écrit : « Communion solennelle », alors que partout ailleurs dans le chapitre, elle indique qu'il s'agit de la première communion. Nous avons donc corrigé le texte.

- *Si nous sommes prudents, continue Mlle Lanel, il n'y a rien à craindre pour Rita, du moins actuellement, au point de vue des troubles cardiaques qui pourraient survenir. Mais je veille sans cesse : c'est un peu comme si Edith me la confiait. »*

Les deux interlocutrices lèvent les yeux sur le portrait qui orne un panneau du salon.

« *Edith ?... reprend Mlle Lise. Son souvenir est toujours aussi vivant au milieu de vous tous !*

- *Toujours... Comme celui de votre frère, pour vous.*

- *Naturellement. »*

Et elles n'ajoutent plus rien, plongées dans l'évocation d'un passé que le cœur garde proche. Lentement, le soir tombe, un soir de mai très doux qui semble ensevelir tous les bruits du jour. Dans les ateliers voisins, les métiers se sont tus. Cependant, d'une fenêtre ouverte, arrive tout à coup, à travers la cour intérieure, un rire d'enfant.

« *Et Rosie ? interroge Mlle Lise, elle se porte bien, elle ?*

- *Admirablement ! C'est un délicieux démon dont tout le monde raffole.*

- *Où donc est-elle, en ce moment ?*

- *Au bureau, auprès de son père ; et bien désorientée de ne plus avoir son Domi depuis qu'il suit la retraite de première Communion.*

- *Le cher petit !... Comme il est devenu sérieux, celui-là !*

- *C'est vrai, ponctue la tante : Louis-Jean est heureux dans ses enfants..., plus qu'en affaires ! car vous avez su nos déconfitures de ces années dernières ?*

- *Vaguement.*

- *C'est d'ailleurs simple pour qui ne se faisait pas d'illusions sur la valeur de relations guidées par le seul intérêt !... Vous vous souvenez de Mlle Denise, la secrétaire ?*

- *Oh ! oui ; et de son puissant cousin, M. Balthazar, qui était devenu, quand j'ai quitté La Verdière, un familier de votre maison.*

- *De notre maison ? non ; mais de Gillette, oui, parce qu'il l'admirait et l'encensait. C'est étonnant, tout de même, qu'elle ait pu se laisser rouler à ce point.*

- *Car elle a été roulée ?...*

- *Et nous tous avec elle, par ricochet. Au fond, Mlle Denise était une créature à la solde de Balthazar. Vincent lui faisait une telle confiance que, au courant des bénéfices de la maison, elle conseillait de les passer tous dans les spéculations de son cousin..., si hasardeuses qu'un beau jour on s'est réveillé en train de courir à la ruine ! Alors, il a bien fallu que mon frère aîné et sa femme ouvrent les yeux, d'abord pour se priver des services de Denise et de Balthazar, ensuite pour travailler dur, en vue de rétablir une situation financière qui arrive seulement, cette année, à retrouver un peu d'équilibre.*

- *Oh ! mes pauvres amis !* » fait à nouveau Mlle Lise consternée.

Mais à sa stupéfaction, son interlocutrice se met à sourire : « *Ne nous plaignez pas trop : plaie d'argent, comme dit le proverbe, n'est pas mortelle. Et, au fond, cette histoire a amené par ailleurs deux résultats excellents : pour commencer, le rétablissement de l'entente dans le ménage Vincent qui, sans cela, risquait de marcher à la dérive, étant donné l'influence que Mlle Denise exerçait sur mon frère ; et puis, la transformation de Gillette, surtout depuis qu'elle a pris le parti - généreux de sa part et finalement très bon - de marier Francine à René Briollet, mon ex-amoureux. »*

Mlle Lanel a dit ceci avec un sourire amusé : on sent que plus rien de cette histoire ancienne ne la touche. L'interlocutrice, sans relever la dernière phrase, s'exclame :

« *Alors, c'est vrai que Mme Gillette est transformée ?... Des clients et des amis communs me l'avaient bien dit, mais je ne voulais pas le croire. On la prétend plus douce, plus accommodante..., comme assouplie ?*

- *On vous a dit cela ?... Il y a du vrai, mais encore du travail à faire !...*

- *Et vous attribuez cette amélioration à l'épreuve ?*

- *A l'épreuve d'argent ? un peu ! A l'épreuve d'orgueil d'avoir vu son mari capable de lui en préférer une autre ?... beaucoup ! Mais surtout à l'influence que Pierre a prise sur elle et qui l'a aidée à comprendre les leçons de choses dont nous avons tous été victimes. »*

Au nom de Pierre, l'abbé Pierre Sériac, ordonné depuis six mois, et vicaire dans une paroisse lyonnaise, un recueillement tombe sur les deux travailleuses,

« *Vous souvenez-vous, continue Anna, de cette lointaine histoire qui s'est passée aux **Alouettes** et que je vous avais alors racontée ?... Cette audace avec laquelle Pierre parla, un jour, de la Samaritaine à Gillette ?... Nous avons trouvé la chose téméraire, presque déplacée ! Lui nous répondait qu'entre chrétiens, et sous prétexte de charité mal comprise, nous nous affadissions au point de manquer de la vertu de Force, laquelle peut s'exercer, tout en s'enveloppant de miséricorde... Au fond, il avait raison. puisque c'est de ce jour que date son ascendant sur Gillette.*

- *Ah ?... »* dit seulement Mlle Lise qui semble, en écoutant sa jeune amie, poursuivre une secrète pensée.

Toute à ses souvenirs, Anna Lanel continue :

« *Ma belle-sœur n'avait jamais été contredite par personne. Moi, je m'opposais bien à ses actes d'autoritarisme quand ils nuisaient par trop à mes parents ; mais ses idées, Pierre a été le premier à les battre en brèche ; et, par la brèche, la lumière est entrée. Il n'a pas abordé son âme par le côté négatif des défauts qui nous ont tous tant fait souffrir, mais en lui montrant les exigences du Saint-Esprit sur elle. D'ailleurs, c'est sa méthode d'apostolat.*

- *Ah !...* dit encore Mlle Lise.

- *Oui : selon lui, l'ascèse n'est pas quelque chose d'artificiel, de surajouté à nos vies chrétiennes, mais de mêlé, de confondu avec l'action. Il dit que si l'on sait profiter de tout ce qui surgit dans une existence, celle-ci, quelle qu'elle soit, devient un merveilleux exercice d'humilité, de détachement, de perfectionnement. C'est ce qu'il prêche, et c'est ce qu'il vit. »*

On sent Mlle Lanel si pleine de ce sujet qu'elle a besoin d'en déverser quelque chose dans un cœur ami :

« *Vous a-t-on aussi parlé de l'abbé Sériac, comme on l'a fait pour Gillette ?* interroge-t-elle.

- *Oui : on chante ses louanges ; on dit son ministère fécond, ses prédications déjà réputées, et qu'il ira loin !*

- *Quand je pense, renchérit Anna, que je craignais pour lui son manque d'instruction religieuse préalable !... Je n'ai d'ailleurs pas été la seule. Récemment, un confrère grincheux, peut-être jaloux de ses succès et au courant de sa vie passée d'artiste, lui a demandé avec ironie : « **Mais, enfin ! quel maître avez-vous eu en théologie ?** » Savez-vous ce qu'il a répondu, à la manière, paraît-il, du Curé d'Ars, dans une occasion similaire ?*

- *Qu'a-t-il répondu ?*

- « ***Le même Maître que saint Pierre !** » C'est par la flamme qu'il porte en lui et qui se propage que Pierre gagne les âmes ; son rayonnement est en fonction de sa vie intérieure : et dans l'art oratoire qu'on lui reconnaît, on saisit la puissance de ce don de Science qu'il a si bien accueilli au début de sa conversion..., en partie grâce à votre frère, chère Mademoiselle Lise !*

- *Peut-être, dit pensivement la vieille demoiselle, mon frère a-t-il fait encore plus pour lui que vous ne pensez !... »*

La jeune fille n'a le temps ni de s'étonner ni de poser une question... Brusquement, la porte du salon s'est ouverte et Rosie, la bien nommée - car sa frimousse toute rose émerge d'une vaporeuse petite robe de même couleur, - se précipite :

« *... Tamta, papa m'envoie demander si tu n'as pas un coup de téléphone ?*

- *De qui, chérie ?*

- *Des voyageurs, il a dit.*

- *Mais ils n'ont pas à téléphoner puisqu'ils arrivent. On les attend d'un moment à l'autre. »*

Derrière la fillette, s'encadre dans la porte la figure d'une Mami vieillie, mais toujours affable :

« *C'est vrai qu'ils sont bien en retard ! Vincent avait dit, en partant ce matin, qu'ils arriveraient en fin d'après-midi, bien avant le dîner..., et vous voyez qu'il est presque 8 heures !... Nous commençons aussi à nous inquiéter avec Papi.*

- *Mais non, voyons, maman ; vous savez bien qu'ils doivent faire un crochet pour passer aux **Alouettes** prendre M. et Mme Vanot.*

- *Même avec le crochet...*

- *Enfin, quoi ?... je dirai qu'y a pas de téléphone des voyageurs ? »* interroge la petite fille pressée de retourner auprès de son père qui sait toujours, dans un coin de son bureau, lui organiser, toutes portes closes, des jeux magnifiques.

Quelques secondes, Anna Lanel caresse en pensée le terme banal qui renferme tant de joie pour elle : « *les voyageurs !* » c'est-à-dire Pierre qui doit chanter la messe de première Communion de Domi, demain matin, et que Vincent est allé chercher en auto, accompagné de Gillette, laquelle ne perd aucune occasion de rencontre et de conversation avec l'abbé Sériac.

« *Aurez-vous de nombreux invités, demain ?* » s'effare Mlle Lise.

- *La famille seulement !* annonce la grand'mère qui vient d'arrêter au passage le petit tourbillon rose pour lui relever des boucles en révolte. *Notre abbé Pierre dit que la première Communion doit rester pour les enfants une fête d'intimité et de recueillement.*

- *Comme il a raison !... Mais je suis d'autant plus touchée, alors, de votre invitation.*

- *N'êtes-vous pas un peu de la famille ?* assure Mme Lanel.
Tant de liens sont entre nous : vous avez connu Edith...

- *Et vous, mon frère...*

- *C'est pourquoi nous avons songé à vous pour **Les Alouettes**.
Anna vous en a-t-elle parlé ?*

- *Pas encore... Mais que voulez-vous donc faire, là-bas ?* »

La mère et la fille se regardent avec un certain embarras : « *On n'est pas encore fixé... La seule idée sur laquelle tout le monde est d'accord serait d'organiser une œuvre utile aux **Alouettes**, en souvenir d'Edith !... Nous avons attendu que Pierre soit prêtre pour avoir de lui un conseil autorisé. Il pense à des enfants qu'il a déjà en vue depuis son vicariat... Nous en parlerons avec lui, demain.* »

Cette conversation ne fait pas l'affaire de Rosie qui, les boucles remises en ordre, ne tient plus en place. Comme elle va franchir la porte, sa tante interroge :

« *Domi est-il rentré ?*

- *Oui. Mais il est monté dans sa chambre. Y tenait son chapelet et y racontait des affaires tout bas. Papa dit qu'y faut pas le déranger ce soir, pasqu'y dit des ora..., des oré...*

- *Oraisons ?...* » suggère Mlle Lise, tandis que la porte claque sur le petit tourbillon.

Les trois femmes se regardent en riant et la grand-mère retourne à ses préparatifs ménagers. Les deux autres rangent à présent leur table à ouvrage dans l'embrasement d'une fenêtre qui, de plus en plus, s'assombrit.

« *Nous n'avons qu'à attendre la voiture !* annonce Mlle Lanel, avançant un fauteuil à sa vieille amie. *Voulez-vous de la lumière ?*

- *Non ; pour causer, on est mieux dans l'ombre.* »

Mais causer de quoi ?... Chacune brûle de poser une question à l'autre et ne l'ose pas. Anna voudrait renouer l'entretien sur l'abbé Girard au moment où Rosie l'a interrompu. Et Mlle Lise désire éclaircir cette question nébuleuse des *Alouettes* :

« *Me permettez-vous de m'étonner, avance-t-elle, que ce ne soit pas vous qui songiez à la direction de cette œuvre ?... J'avais toujours pensé, surtout depuis l'appel au sacerdoce de M. Pierre, que vous n'étiez pas faite pour la vie bourgeoise...*

- *Et où me voyez-vous, alors ?*

- *Je ne sais pas... Dans quelque chose de grand où vous vous donneriez toute.*

- *Moi non plus, je ne sais pas. J'ai attendu l'ordination de Pierre pour décider de mon orientation de vie... Nous ne voyons rien encore. Il me conseille de rester aux écoutes des indications providentielles qui surgiront... Mais ce qui est à peu près certain c'est que je ne me fixerai pas aux **Alouettes**.* »

Elle s'arrête quelques secondes, puis achève en regardant sa main nue qu'a quitté l'anneau d'argent : « *Parce que Pierre en sera vraisemblablement le directeur, et je suis encore trop jeune pour mener un travail en collaboration directe avec lui.* »

Elle aurait pu préciser : « *Trop jeune et trop blessée.* » Elle ne le fait pas, car la seconde épithète, aujourd'hui, serait fausse. Blessée ?... Anna Lanel ne l'est plus. Depuis la nuit tragique de Saint-Nizier, elle a laissé Dieu travailler son âme. On la sent habillée de douceur et imprégnée de ce don de Sagesse vers lequel elle s'est docilement acheminée. Il semble qu'on puisse lui appliquer les mots du psaume : « *Je tiens mon âme dans le calme et dans le silence comme un enfant sevré sur le sein de sa mère : comme l'enfant sevré, mon âme est en moi* » (Ps. 131, 2).

Et voici que cette âme s'ouvre, ce soir, pour l'amie discrète et sûre : « *Je ne vous étonnerai pas en vous disant que j'ai vécu, après le départ de Pierre, des jours qu'on ne sait comment qualifier, à la fois affreusement malheureuse et magnifiquement heureuse de l'avoir donné à Dieu. Dans ma prière, cependant, je ne demandais pas moins de souffrance, mais plus d'amour...* »

Comme elle s'arrête, Mlle Lise murmure :

« Il n'est que de vous voir aujourd'hui pour comprendre que vous l'avez obtenu... Cela a dû être, pour vous, une ascension dans le déchirement !

- Au fond, j'ai connu trois étapes depuis que Pierre est entré dans ma vie, reprend la jeune fille : la première, éblouie..., la seconde, tragique..., la troisième ?... »

*Elle cherche le mot qui convient exactement et le trouve : « La troisième, reposée. Mais il faut mettre ce repos sous la garde de l'humilité et de la prudence. C'est pourquoi je ne travaillerai pas aux **Alouettes** avec Pierre. »*

Une émotion monte au cœur resté jeune de la vieille demoiselle :

« Et lui ?... demande-t-elle craintivement.

- Oh ! lui ! dès le début, il a vécu à la lettre le mot du Livre de Job :

Jette tes lingots d'argent dans la poussière,

***Et l'or d'ophrim à travers les cailloux du torrent »** (Jb. 22, 24).*

Mlle Lise retombant dans le mutisme qui l'envahissait tout à l'heure quand Rosie a coupé la conversation, Anna qui ne demande qu'à être écoutée continue :

« C'est ce qui fait sa valeur sacerdotale, son don d'apôtre dans lequel il se compte pour rien, comme le pain savoureux qui est cuit et mangé sans arrêt. Si vous saviez ce qu'est sa charité de jeune vicaire : il a pour tous des prévenances à faire pleurer !... Ne croyez pas, cependant, que son détachement de lui prenne un aspect de désaffection tendue : non, il reste l'homme du monde qui sait allier l'aisance aux secrètes pratiques d'ascèse.

- Ah ?... dit seulement Mlle Lise.

- Et cette délicate pureté qu'il met en tout ce qu'il approche, il prétend qu'elle est une disposition de l'âme en rapport avec la lumière dont il a gardé la passion.

- Ah ?... dit encore Mlle Lise.

- C'est vrai qu'il est dans la nature de la lumière de vouloir tout pénétrer. Il explique que, mourir à l'opacité pour naître à la

transparence, c'est toute l'histoire de la régénération des âmes, puisque la vie est lumière. Et il le prouve : tout son apostolat en est imprégné. »

Sur son fauteuil, Mlle Girard a fait un mouvement :
« *Pourtant, objecte-t-elle lentement, cette lumière, à un moment donné, a subi chez lui une éclipse ?* »

Mlle Lanel ne le nie pas. Elle interroge seulement :

« *Vous avez été au courant ?...*

- *Oui. Il écrivait à mon frère. Il nous suppliait tous deux de prier pour lui. Nous avons bien cru alors qu'il allait quitter le Séminaire !*

- *Moi aussi !* dit Anna dans un souffle.

- *Nous pensions que c'était à cause de vous ?*

- *Oh ! non, je n'aurais pas voulu revenir en arrière ; il le savait ; mais à cause de sa peinture ? peut-être... Voyez-vous, il était en face de Dieu comme un parvenu qui aurait fait trop vite fortune. Ebloui, il n'avait pas assez pesé les sacrifices que réclamait son sacerdoce, car il est un artiste né ! Quand il a réalisé qu'il ne pourrait plus fixer la lumière sur une toile, il a dû avoir un moment de panique compréhensible... Après tout, cela ne valait-il pas mieux, puisque sa vocation est sortie de la crise plus solide ?*

- *Et, à votre avis, qu'est-ce qui l'en a tiré ?*

- *Peut-être le Saint-Esprit a-t-il eu pitié de lui ?... Et à travers le don de Sagesse, qui est le goût de la fin, lui a-t-il fait retrouver la fixité au milieu des choses mouvantes ?... Peut-être aussi l'ordre d'acolyte qu'il a reçu à ce moment, qui implore et fête la lumière ?... Il n'a jamais rien expliqué et j'ai respecté son silence.*

- *Peut-être..., mais il a pu y avoir d'autres causes. »*

Dans l'ombre, les mots arrivent si lourds de pensée, si pénétrés de recueillement, qu'Anna se lève et vient tout près de la sœur du curé : « *Vous connaissez quelque chose que j'ignore !* dit-elle un peu haletante. *Déjà, tout à l'heure, nous sommes restées sur une interrogation... Que savez-vous ?... »*

Très doucement, d'une manière simple d'où rayonne une inconsciente majesté, l'autre baisse la tête et dit : *« Je crois que mon frère a offert sa vie pour l'abbé Pierre parce qu'il l'aimait... Peu de temps après, il est mort sans presque avoir été malade. »*

On n'entend plus que deux souffles un peu oppressés. La jeune fille a glissé à genoux contre le fauteuil de sa confidente :

« Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demande-t-elle.

- Depuis quelque temps, mon frère me disait : « Que peut faire encore un vieux curé comme moi qui n'aura plus beaucoup d'années à donner au ministère, tandis que Pierre représente une telle valeur !... Entre prêtres, nous avons à nous passer le flambeau, comme les coureurs antiques. Il ne faudrait pas que ce petit vienne à lâcher parce que je n'aurais pas su lui passer le mien à temps ? » J'ai senti mon frère angoissé, en lutte contre je ne savais quoi. Et puis, il est entré dans la sérénité : son sacrifice était fait !

- En avez-vous eu vraiment la preuve ?

- En aura-t-on jamais une preuve absolue ?... Est-ce même nécessaire ?... Les vies sacerdotales sont tissées de secrètes beautés qu'on ne connaîtra qu'au paradis. Cependant, il y eut encore ce qu'il me disait d'un ton assuré, bien qu'avec des mots mystérieux : « Je suis tranquille : Pierre ira loin. Il s'envolera dans sa chère lumière en encens. Il ne sentira plus son poids parce que Dieu accepte le mouvement complémentaire de nos deux encensoirs ! » Et il s'est endormi un peu après, lui aussi, à la manière dont monterait un nuage d'encens.

- Vous ne m'avez jamais raconté comment il est parti ?

- Il m'a demandé de lui relire des phrases d'Hello, bien significatives, que, depuis, je sais par cœur : « O Dieu ! quand je vais vers toi, le feu et le désir qui m'emportent ne se calment pas, parce que tu es la forme même du désirable et la Vérité qui est essence de tout désir... Plus je comprends que je ne te comprends pas, plus je m'approche de toi, plus j'embrasse le terme de mon désir. Tout ce qui se présenterait à moi pour te montrer

compréhensible, je le repousse comme une tentation. Mon désir, au fond duquel tu resplendis, me précipite sur toi parce qu'il abjure tout le fini et le compréhensible... »

Mlle Lise s'est arrêtée : « *Il y a des gens qui s'étonneraient, reprend-elle, de savoir un pauvre curé de campagne, qui bêche son jardin et parle récoltes avec ses paroissiens, capable de mourir dans des sentiments pareils ?... Pourtant, c'est arrivé. »*

Depuis un instant, on entend des bruits dans la cour et dans la maison, mais ce ne sont pas des ronflements de moteur...

De nouveau, Rosie envahit le salon, désinvolte et tumultueuse, comme à sa première irruption :

« *C'est papa qui l'a eu son téléphone, mais un drôle de téléphone ! Y disait seulement : « Ah ?... ah ?... ah ?... » et puis : « Oh ?... oh ?... oh ?... » J'ai essayé de prendre l'écouteur. Il a pas voulu. Y m'a renvoyée : « Va auprès de Tamta. Dis rien à grand'mère. »*

- *Qu'est-ce que tu racontes, Rosie ?... Et ton père, où est-il ?*

- *Chez maman. »*

Rapidement, Mlle Lanel a donné de la lumière et le salon, en train de s'endormir, retrouve sa vie. Sur une console, une rose s'effeuille. Autour du portrait d'Edith, les dorures du cadre semblent s'allumer...

L'oreille aux écoutes, elle attend... peu de temps, car un double pas s'approche, et Rita paraît aux côtés de son mari, cette Rita qui ne devait pas bouger de la soirée, mais qui, cependant, se trouve toujours là où la délicate présence d'une femme est nécessaire... D'un rapide coup d'œil, Louis-Jean a inspecté la pièce, et constate avec satisfaction : « *Ah !... papa et maman ne sont pas là ! Cela vaut mieux pour nous concerter. »*

Et il regarde sa femme qui, tendrement, marche vers Anna :

« *Chérie, ne vous inquiétez pas : c'est Pierre qui a téléphoné. Ils ont eu un accident d'auto et n'arriveront pas ce soir.*

- *Où sont-ils ? »*

Le ménage se regarde, hésitant.

« *Il faut tout me dire !* reprend la jeune fille dont la voix se durcit ; *d'où a-t-il téléphoné ?*

- *De l'hôpital de Villefranche où on les soigne.*

- *Alors, c'est grave ? »*

Le silence seul affirme qu'en effet c'est grave.

« *Mais enfin, Louis-Jean, tu as demandé des détails ?*

- *Je n'ai pas eu le temps. Pierre m'a seulement transmis un désir, et puis le téléphone s'est tu, sans que j'aie entendu raccrocher. J'ai eu beau appeler. Plus personne n'a répondu,*

- *Et, le désir ?...* interroge Mlle Girard qui, elle aussi, est venue faire bloc avec le groupe maintenant immobilisé au milieu du salon.

- *C'est qu'on ne change rien au programme de première Communion de Domi..., mais que, demain matin, dès la messe terminée, je vienne les retrouver en auto.*

- *Et... M. et Mme Vanot ?...* demande encore Mlle Lise.

- *Ils n'étaient pas avec eux. C'est avant d'arriver aux Alouettes que l'accident est survenu... Il faudrait les prévenir : ils ont encore le temps d'arriver pour la messe demain, puisque Pierre veut que Domi ait ses grands-parents auprès de lui... et qu'on ne s'occupe des blessés qu'ensuite... Il m'a assuré qu'on ne pouvait rien de plus pour eux, ce soir.*

- *Es-tu certain que c'est lui-même qui t'a téléphoné ? »*

La voix d'Anna qui pose la question est enrouée d'émotion, et son visage blême ; mais, debout, elle semble regarder au-delà d'eux tous. A peine a-t-il le temps de répondre affirmativement, qu'elle a pris sa décision :

« *Je vais redemander l'hôpital de Villefranche. Il faut en savoir davantage et pourquoi le téléphone s'est tu sans qu'on ait raccroché.*

- *Alors, prends la communication au bureau pour que papa et maman l'ignorent ; mais, eux..., comment les prévenir ?*

- *Je m'en charge !* propose Rita. *On leur annoncera un incident bénin pour ne troubler personne jusqu'à demain... Tamta,*

aurez-vous le courage de vous mettre à table tout à l'heure, comme si de rien n'était ?

- J'aurai tous les courages, pourvu que je sache la vérité ! »

Elle s'est déjà dirigée vers la porte, tandis que les autres se concertent ; Mlle Lise va se charger de Rosie pour immobiliser au mieux sa langue et sa turbulence, pendant que Rita parlera aux grands-parents, et que Louis-Jean ira prévenir le presbytère de ne pas attendre son célébrant demain... Et si Papi et Mami demandent où est leur fille, on répondra qu'elle téléphone aux Vanot... Il sera même bon de se mettre à table sans elle, car sa communication peut être plus ou moins longue à obtenir... Comme Pierre l'a souhaité, on s'arrangera pour qu'une ombre trop opaque ne plane pas, ce soir, sur la maison où un petit communiant est en train de prier avec tranquillité, sans rien savoir.

... Seule, à présent, au bureau, Anna Lanel attend auprès de l'appareil d'où sortent tant de joies et tant de douleurs. Et la communication, en effet, est assez longue à obtenir... Quand, enfin ! la sonnerie résonne, si quelqu'un était là, il entendrait la jeune fille dire, à la manière de Louis-Jean, tout à l'heure : « Ah !... ah ?... ah ?... », puis poser de petites questions méthodiques d'un ton précis..., attendre une information qu'on va chercher... et raccrocher après avoir remercié.

Elle se croit seule, et elle l'est, durant un court instant, devant le gouffre d'horreur qui vient de s'ouvrir... Mais, comme elle hésite à retourner auprès des autres, la porte s'ouvre et Rita qui, sans doute, vient d'assumer sa première mission, tend les bras, en quête d'une autre peut-être plus dure à remplir. C'est contre l'épaule secourable et les yeux fermés que Tamta murmure en mots hachés :

« Vincent a été tué sur le coup... Pierre et Gillette sont grièvement blessés à la tête, mais pas en danger... Si le téléphone s'est tu tout à l'heure, c'est parce que Pierre s'évanouissait sous l'effort. Maintenant, il est sorti de sa syncope... Il continue à

demander qu'on ne trouble pas Domi ni les parents..., mais que Louis-Jean vienne demain, aussitôt après la messe... »

Un instant, on n'entend plus que les brefs sanglots confondus des deux femmes. Et puis, celle qui a voulu savoir demande, apeurée :

« Alors, qu'est-ce que nous faisons ?

- Ce que désire Pierre ! dit doucement Rita. Il sait mieux que nous..., mais nous mêlerons nos souffrances d'ici à celles de là-bas pour celui qui, maintenant, a paru devant Dieu. »

*

CHAPITRE II

« Mais, voyons, c'est invraisemblable ce que vous me dites là, Sœur Emilienne ! Ils n'ont rien demandé ni l'un ni l'autre ? »

- Non, Monsieur le docteur.

- Et vous n'avez rien dit ?

- Je n'ai pas osé !

- Vous n'êtes pas brave ! »

La petite Sœur hospitalière de Villefranche, qui se tient un peu penaude en face du chirurgien, se met à sourire :

« Le seriez-vous plus que moi, Monsieur le docteur ?... Ils sont si pleins de sérénité et si admirables ! »

- C'est vrai qu'ils sont bougrement sympathiques, ces deux-là, et la grosse maman aussi... Ce n'est pas comme la dame du 5 ! »

« Ces deux-là, et la grosse maman », c'est l'abbé Sériac, au chevet de qui se relayent Anna et Mme Vanot, depuis des semaines. Mais « la dame du 5 », c'est Gillette entourée, comme Pierre, d'affection et de soins, pourtant grognon quand elle ne se mure pas dans son chagrin.

Quelle que soit la manière dont les uns et les autres ont accueilli l'épreuve, le temps a glissé sur celle-ci : il a cicatrisé les plaies de la chair tout en creusant celles du cœur. D'ici quarante-huit heures, Pierre quittera l'hôpital, accompagné de Mme Vanot qui l'emmène aux *Alouettes* pour sa convalescence, tandis que le chirurgien gardera encore Gillette quelques jours...

« Au fait, reprend-il en achevant de savonner ses mains après une de ces délicates interventions de la face dont il a la spécialité, quels sont leurs liens de parenté à ces gens-là ? La jeune fille doit être la sœur de l'abbé ?... Elle ne porte pourtant pas le même nom, ni la grosse dame non plus ! »

- Quand ils sont arrivés, Mlle Lanel m'a dit qu'ils constituaient la seule famille de l'abbé, celui-ci étant orphelin. C'est vrai, cependant, que Mme Vanot le soigne comme un fils et

que la jeune fille le traite comme un frère. La dame du 5 aussi s'appelle Lanel ; c'est sa belle-sœur.

- Et ceux qui sont venus, puis repartis ?...

- Le frère et les parents du pauvre monsieur qui a été tué !...

Ils devaient s'en retourner, parce qu'ils ont une grosse affaire de soieries sur les bras. On comprend que la dame du 5 soit si touchée : une telle blessure ! Et puis la mort de son mari ! »

Le chirurgien prend à présent, pour s'essuyer les mains, la serviette que lui tend la Sœur : « Voilà que je deviens curieux comme un concierge ! remarque-t-il ; mais c'est vrai qu'on ne peut pas ne pas s'intéresser à ces gens-là ; ils tranchent sur l'ordinaire ! »

Sœur Emilienne le pense aussi sans doute, puisqu'elle continue à creuser le problème de leurs liens de parenté :

« Il me semble qu'il y a eu un remariage dans la famille : cela expliquerait que Mlle Lanel et l'abbé ne portent pas le même nom ?... Mais, oui, ça doit être ça, puisque les enfants les appellent oncle et tante !... Vous vous souvenez, Monsieur le docteur, de ces délicieux bambins qui sont venus un jour voir les blessés ?

- Si je m'en souviens ?... fichtre ! la gamine m'a donné une de ces leçons comme j'en ai rarement encaissé dans ma vie !

- Pas possible ?

*- Oui : Mlle Lanel lui disait : « **Remercie le docteur qui a sauvé oncle et tante.** » Elle a répondu en regardant son frère pour lequel elle semble professer une grande admiration : « **C'est pas lui qui les a sauvés, c'est Domi.** »*

- Parce que ?...

*- Il paraît que le petit était en prières au moment de l'accident... « **Alors, a continué la mioche avec un air de supériorité impayable, c'est le bon Dieu qui obtient les bonnes affaires ; tout le monde sait ça !** »... Je lui ai objecté : « **Mais..., ton autre oncle qui est mort ?** »... Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?... - car elle n'a pas été clouée pour ça, la mâtine !*

- Non... *Qu'est-ce qu'elle a bien pu trouver ?*

- *Textuellement ceci : « Domi pouvait pas tout obtenir tout seul. Si j'avais su, je l'aurais aidé ; et peut-être qu'oncle Vincent serait encore là. Mais je savais pas ! et, à ce moment-là, moi, je jouais au train. »*

- *Et que disait son frère, le guérisseur ?*

- *Il essayait de la faire taire : « Tu n'es pas polie pour le docteur ! » Elle répondait : « Ça m'est z' égal ! - oui, j'ai bien retenu les mots ! - ça m'est z' égal, pisque c'est vrai. Moi, je suis comme Tompierre, je dis toujours la vérité. » Il paraît que Tompierre, c'est l'abbé ! »*

Le chirurgien sourit encore au souvenir de la scène ; mais, comme il jette la serviette de toilette et va quitter la salle, sa figure se rembrunit : *« Tout de même, ma Sœur, parlez aujourd'hui avec Mlle Lanel..., ou avec l'abbé..., ou avec la grosse dame... Ils peuvent avoir des dispositions à prendre. »*

Et il se sauve, mal à l'aise, comme s'il n'arrivait pas à admettre quelque chose devant quoi Sœur Emilienne aussi reste perplexe... Lentement, elle s'en va à travers les corridors où son haut hennin, d'une Congrégation apparentée à celles des Hospices de Beaune, évoque un passé moyenâgeux. A pas feutrés, elle gagne le bout d'un bâtiment, s'arrête à quelques pas d'une chambre dont la porte est entrouverte et d'où lui arrive la voix de l'abbé Sériac :

« C'est curieux comme l'âme se détache plus facilement des choses qui passent, sous le coup de la maladie, pour étreindre les choses éternelles ! Il y a une ivresse du sacrifice accepté et monnayé pour le rachat des âmes. On sait avec certitude qu'on doit souffrir pour le salut du prochain : cela a été ma grâce de ces semaines d'immobilisation, Tamta !

- *Oui ?... reprend la voix de la jeune fille ; et ce redoutable trésor de douleurs, je devine que vous avez dû le dépenser avec prodigalité pour les autres ?*

- Ne fallait-il pas profiter à plein de cette grâce qui passera avec le retour à la vie normale ?... La mienne aura eu son envers : me faire connaître et vivre un sentiment violent, si nouveau pour moi, de haine !

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Haine pour le péché, oui ! En coopérant, si peu que ce soit, aux crucifixions qui le réparent, on réalise mieux son horreur ! M'auriez-vous cru capable de devenir haineux ?... Eh bien, je le suis devenu à regarder la figure du mal ! »

Il essaie de rire... mais le rire se casse :

« Après tout, ne suis-je pas en bonne compagnie avec une sainte Catherine de Sienne qui, ayant vu l'esprit des ténèbres, affirmait qu'elle « **aimerait mieux marcher dans le feu jusqu'au dernier Jugement** » que de le revoir une seconde fois !

- Laissez ces visions effrayantes, Pierre, et dites-moi plutôt, comme vous y fassiez allusion tout à l'heure, en quoi votre crucifixion vous aura fait progresser dans les dons du Saint-Esprit ?... »

Sœur Emilienne devrait entrer, mais elle sait que sa venue mettra fin à une telle conversation. Et elle veut écouter la réponse du prêtre :

« En ce que les dons prennent toute leur valeur dans l'absence du bruit et des contingences humaines. Ils nous introduisent alors dans le divin pour ainsi dire à l'état pur.

- Tout de même, vous serez heureux, demain, de retrouver un peu d'activité à incorporer dans ce recueillement ?

- Heureux ?... Vous voulez dire débordant d'allégresse ! C'est cet affreux bandeau, surtout, je peux bien vous l'avouer, qui me rend fou, car... »

Sœur Emilienne, interrompant la phrase, a frappé, puis est entrée ; et elle regarde ce qu'il nomme « cet affreux bandeau » : tout le haut de la figure empaqueté jusqu'au nez d'une ouate immaculée, comme une inoffensive coulée de neige.

« Ah ! ma Sœur, s'inquiète le blessé, j'espère que vous ne venez pas m'apprendre que mon départ est retardé ?

- Non ! On vous enlèvera les derniers pansements demain et vous pourrez nous quitter le jour suivant. Justement, Mademoiselle, pourriez-vous passer à mon bureau tout à l'heure ?... J'ai différentes choses à vous dire en vue de ce départ.

- Tout de suite, si vous voulez. Puis, j'irai voir Gillette qui m'a fait demander.

- Mais, vous reviendrez ensuite ici, Tamta ?

- Naturellement. Et jusqu'à l'heure du dîner. »

Les deux femmes vont s'éloigner quand un appel du blessé les immobilise :

« Ma Sœur, je voudrais vous demander quelque chose. Mlle Lanel m'a décrit votre hennin. J'aimerais le toucher pour en évaluer la hauteur, parce que, demain, quand mes yeux me seront rendus, je serais curieux de savoir si je me suis trompé dans l'approximation que j'en établis.

- Bien volontiers, Monsieur l'abbé.

- Vous ne trouvez pas cela une fantaisie de malade ridicule ?

- Fantaisie de peintre, plutôt ! explique la jeune fille. Ma Sœur, vous ne savez pas qu'autrefois notre abbé était peintre ?... et que son évêque lui a permis, même conseillé, à ses heures de détente, de reprendre ses pinceaux ?

- Si ! dit précipitamment la petite hospitalière, nous savions...

- Eh ? eh ? continue Anna, la renommée a donc pénétré même à travers vos vieux murs ?... Alors, vous ne vous étonnerez pas du désir de notre blessé qui voudrait revenir, quand il sera rétabli, faire votre portrait. J'espère que votre Mère le permettra ? »

La religieuse ne répond pas. Elle s'est agenouillée contre le fauteuil de Pierre, et Anna guide les doigts de l'artiste au long du hennin. Mais quand l'exploration est terminée, il rejette sa tête en arrière avec quelque découragement : « Oui, c'est un peu ce que je pensais, mais je me rends très mal compte : il faudra voir cela demain !... Ah ! « voir » : quel verbe !... Et « demain » : quel mot

gonflé d'espérance ! Je peux vous le dire, puisque cela touche à sa fin ! ce qui m'a fait le plus souffrir, ce ne sont pas mes blessures, mais cet aveuglement ! Le bon Dieu a dû le permettre pour me punir du péché que je venais de commettre peu de temps avant notre accident : celui de la contemplation d'un soleil couchant si beau !... On eût dit un adieu...

- Comment voulez-vous que ce soit un péché ?

- Mais si ! quand on se complaît exagérément à la fête des yeux ! J'ai trop aimé, ce soir-là, les lignes et les coloris !... Et, pécheur impénitent, voici que je rêve déjà de ceux que je retrouverai demain ! »

Ayant gagné la porte, Sœur Emilienne en tient le bouton à la manière dont on serre une bouée de sauvetage : « *Excusez-moi, dit-elle ; il faut que je me sauve : j'ai du travail au bureau. »*

Sa voix est changée, devenue tout à coup métallique et fêlée, quand elle est si douce d'habitude. Stupéfaite, Mlle Lanel la regarde. Et, après un bref adieu au blessé, elle suit, à travers le corridor, l'infirmière qui, de temps en temps, s'appuie au mur comme si elle était à bout de forces : « *Mais, qu'est-ce que vous avez, ma Sœur ?... »*

Sans répondre, l'autre gagne le bureau, désigne une chaise à la jeune fille, et, de la même voix méconnaissable : « *Pardon de vous le dire sans ménagements, mais, puisqu'il le faut, mieux vaut aller vite... Ce n'est la faute de personne... Le chirurgien a fait humainement tout ce qui était possible..., mais le pauvre M. l'abbé restera aveugle ! »*

Le mot a sonné dans la petite pièce et perd vite sa résonance ; il n'est qu'un mot dont Anna ne semble pas tout de suite comprendre le sens ni mesurer la portée. Mais le mot chemine. Si petit qu'il soit, il aboutit implacablement à l'océan de détresse que désignent ses syllabes assourdies... Quand celle qui l'a entendu commence à découvrir, de très loin, quelque chose de cet océan, elle enfouit sa tête dans ses mains, comme pour se couper du jour et sonder ces ténèbres qui seront maintenant la vie de Pierre... A

côté d'elle, toute droite sous son hennin, la petite Sœur, qui pourtant a déjà vu tant et tant de misères, laisse couler, sans s'en apercevoir, des larmes qui s'en vont vers sa guimpe empesée. Et les minutes passent sans que ni l'une ni l'autre songe à les évaluer.

Il faut un coup frappé à la porte pour qu'elles reprennent le sens des réalités devant une autre coiffe blanche qui s'encadre à l'entrée :

« *Ah ! vous êtes là, Mademoiselle !... Votre belle-sœur vous demande.*

- *Je vous remercie. On m'avait fait la commission. Et j'y vais... »*

Sa mission remplie, l'infirmière repart déjà. Anna s'est levée et se dirige vers la chambre 5 tout naturellement, comme si elle ne venait pas de recevoir un coup pire qu'un choc opératoire.

« *Vous aurez le courage ?... demande tout bas la religieuse.*

- *Oui, j'ai l'habitude ! »* répond la jeune fille sur le même ton...

Personne ne précise de quelle bravoure ni de quelle accoutumance il s'agit. Mlle Lanel a compris qu'il lui faudra du courage pour prévenir l'abbé. Et la Sœur sait maintenant que celle qui se tient là a l'habitude d'agir à travers n'importe quelles blessures.

« *Je retournerai vers lui tout à l'heure, quand j'aurai vu ce que désire ma belle-sœur »*, complète Anna avec la même simplicité.

Elle n'a demandé aucune explication. Le mot sinistre et court qui a cheminé de ses oreilles à son cœur lui suffit. Elle s'en va avec lui comme une automate, pas encore habituée à sa compagnie. Et c'est sans doute ce qui lui donne cette allure cassée, presque mécanique, avec laquelle elle aborde Gillette.

Sa chambre ressemble à celle de Pierre : toutes les chambres de clinique ne sont-elles pas identiques ? Et le même paquet d'ouate enveloppe la tête de l'accidentée, mais c'est le bas de la figure que recouvre la coulée neigeuse ; le nez, toute une joue

jusqu'au menton, ne laissant libre qu'un coin de bouche aux dents cassées ; et au-dessus du pansement, des yeux débordants d'angoisse. La blessée est au lit, un peu pour achever de soigner la fracture d'une côte, beaucoup parce qu'elle manque de goût pour la vie, ce goût qui, lorsqu'il défaille, fait affirmer aux Arabes qu'« *on est mieux assis que debout, couché qu'assis, et mort que couché* ».

« *Tamta*, dit-elle d'un ton doux qui cadre mal avec l'autoritarisme dont elle débordait autrefois, *excusez-moi de vous déranger, mais je voudrais vous demander d'écrire au notaire de Saint-Nizier pour le prier de me louer au plus tôt ce chalet de montagne où nous sommes allés, ces derniers étés, avec Vincent.* »

Est-ce la bouche déformée qui articule mal ?... ou l'esprit de la jeune fille qui n'enregistre plus depuis le choc qu'elle vient de recevoir ?... Mais ce qu'elle entend là lui semble incohérent :

« *Je ne comprends pas*, balbutie-t-elle. *Vous ne voulez pas dire que vous voulez partir dans ce chalet isolé ?*

- *Si. Toute seule. Très vite. Dès que je tiendrai debout.*

- *Pour longtemps ?*

- *Toute ma vie.* »

Anna se passe la main sur le front : Gillette deviendrait-elle folle ? Les yeux angoissés sont pourtant lucides ; et la bouche, tordue, se force à continuer :

« *C'est vrai, il faut que je vous explique... Ce matin, quand on a refait mon pansement, j'ai exigé une glace... Je me rends compte que je resterai défigurée.*

- *Allons donc ! La chirurgie esthétique arrange aujourd'hui bien des choses.*

- *Elle a arrangé pour moi tout ce qu'elle pouvait... Je serai marquée.*

- *Qu'est-ce qu'une cicatrice ?*

- *Pire qu'une cicatrice : sur les os touchés, les muscles n'ont plus leur jeu normal. Je garderai un rictus déplaisant : une*

« *gueule cassée* », comme on disait des blessés de guerre. Je saurai le supporter, mais je ne veux pas que les autres le voient. »

Elle parle en petites phrases hachées, douloureuses, mais avec l'allure de l'ancienne Gillette qui n'est pas morte :

« *Vous savez que je suis une femme de décision. Je n'ai pas été longue à combiner l'organisation de ma vie future : je vous laisse la maison de Charlieu où je ne rentrerai que quelques jours, abritée par mon pansement, pour préparer mes bagages. Mais je ne veux montrer à personne ma déchéance.*

- *Oh ! déchéance ?... Quel mot !*

- *Et quelle chose !... J'avais lu, avant mon accident, l'histoire d'une femme de grande beauté qui, se voyant vieillir, a préféré laisser aux autres un souvenir intact et s'est retirée dans un château inaccessible où plus personne ne l'a vue. Elle lisait. Elle faisait de la musique. Elle s'était créé une existence solitaire et acceptable... Je ferai comme elle.*

- *Mais vous rêvez, Gillette ! La vie vous réserve encore du bonheur.*

- *Arriver, en fait de bonheur, à se contenter d'être préservée de certains maux ?... Non, ce n'est pas compatible avec ma nature ! A moi, il fallait la pleine vie. Puisqu'elle m'a trompée, je m'en irai vers la solitude.*

- *Pas sans en avoir parlé avec Pierre ?*

- *Je ne veux pas plus le voir que les autres. Je lui écrirai plus tard.*

- *Il ne saurait approuver...*

- *Et pourquoi pas ?... Là-bas, je préparerai ma mort. Je songerai à Vincent que j'aurais dû mieux aimer. »*

Les répliques se croisent en coups d'épée. Et c'est l'orgueilleuse gisante qui semble devoir l'emporter... Brusquement, l'autre prend son parti : « *Gillette, vous pourrez causer avec Pierre sans inconvénient ; il ne verra plus jamais, lui, votre visage. »*

La blessée a fait un mouvement : « *Vous ne voulez pas dire ?...* »

Il faut bien s'habituer à prononcer le mot abominable, et autant ici qu'ailleurs, autant maintenant que plus tard...

« *Oui*, articule lentement Anna, comme pour s'instruire elle-même d'une chose qu'elle ne parvient pas à comprendre ; *oui, Pierre restera aveugle.* »

Il n'y a plus rien dans la chambre qu'un silence, puis un bruit de sanglots, ceux de Gillette qui, devant un malheur plus grand que le sien, pleure, comme tout à l'heure pleurait sœur Emilienne.

Comment font ces femmes pour trouver les larmes qui soulagent ?... Anna, elle, semble incapable d'en verser. Sa seule réaction est faite d'une immense douceur - la douceur des irrémédiables peines, - avec laquelle elle explique : « *Je venais de l'apprendre quand vous m'avez fait appeler, et je dois préparer Pierre. Voulez-vous me laisser aller, Gillette ? Nous reparlerons de ce notaire demain.* »

... *L'y préparer*, a-t-elle dit. Mais comment ?...

Quand elle revient vers l'abbé, Anna se sent tellement désarmée qu'elle ne trouve pas de mots pour cela. Alors, elle se met à narrer le projet de sa belle-sœur et le voit combattu, comme elle s'y attendait, par le blessé :

« *Je la verrai. Il faudra que je remporte la victoire de la rattacher à la vie. Ce sera dur, en effet, avec sa nature que ce dernier coup ne semble pas dompter. Aussi, j'aurai besoin de tous mes moyens : nous causerons quand je pourrai la regarder les yeux dans les yeux.*

- *Ce sont les yeux de la foi qui remportent les victoires...* », commence Anna.

Mais Pierre l'interrompt avec fougue : « *Je lui rappellerai comment est mort son mari, et que c'est une grâce qui réclame d'elle un avenir autrement employé qu'en pleurs stériles. Car je vous ai bien raconté, Tamta, comment il est mort ?* »

Un murmure indistinct lui répond. Anna se désole tout bas d'avoir incomplètement saisi, puis perdu l'occasion de préparer Pierre à la dure réalité dont elle est messagère. Elle en cherche une autre et ne la voit pas. Lui, tout à ses souvenirs, évoque : « *Une heure avant l'accident, Vincent me redisait sa joie, depuis le départ de Balthazar et de sa cousine, depuis le mariage de Francine aussi, noué si généreusement par sa tante, d'avoir retrouvé un foyer sans nuages. Il rendait hommage aux efforts de Gillette pour le rendre heureux à présent... Il est mort en paix avec elle et avec Dieu, puisque, en prévision de la première Communion de Domi, que tous accompagneraient à la sainte Table, il s'était confessé le matin.* »

Durant un moment, il continue à narrer des détails sur l'accident. Puis, s'apercevant du mutisme de son interlocutrice, il tourne court :

« *Je suis ridicule de revenir sur ce qui attriste sans utilité, Parlons plutôt du sujet consolant qui nous réunit toujours : le Saint-Esprit !*

- *Oui*, dit-elle précipitamment, comme si elle n'avait plus d'espoir qu'en lui pour l'aider à trouver les mots qu'elle doit prononcer, *parlez-moi de cette touche divine qu'est la Sagesse et de cette vie intense de l'âme dans laquelle elle nous plonge ?*

- *Touche divine ? le mot est juste. C'est dans nos puissances supérieures que nous l'éprouvons, au-dessus de la raison, mais non sans l'intervention de celle-ci. Cependant, dès que nous essayons d'analyser ce qui nous arrive, la raison défaille, comme toute autre considération créée.* »

Où trouver sur ce terrain des spéculations de l'esprit la source vitale dont Anna a besoin pour abreuver l'âme avant de l'accabler ?... Oui, songe-t-elle, tout défaille non seulement en face de la Sagesse de Dieu, mais aussi de la misère de l'homme, ces deux extrémités entre lesquelles se tient l'Intelligence - un don splendide, certes ! puisqu'il va jusqu'à discuter de la Sagesse ! -

mais si insuffisant pour soulever la croix, quand son poids nous a jetés sur les cailloux de la route !

Et voilà que Pierre continue à discuter des rapports du don de Sagesse avec l'acte d'intelligence et la volonté à la manière dont il cueillerait des fleurs au-dessus d'un précipice, sur un sable susceptible de s'écrouler à chaque pas... Les fleurs sont les fleurs : il assemble son bouquet tandis qu'au-dessous elle regarde l'abîme et n'écoute plus guère. Elle souffre.

L'autre en perçoit-il quelque chose ? Du moins, le silence de celle qui lui donne habituellement la réplique attire son attention : « *N'aimez-vous plus les discussions d'Ecole ?* » demande-t-il.

Elle se jette sur ce dérivatif comme sur une proie :

« *Plus guère. J'aurais préfère que vous me parliez de ce don de Sagesse en rapport avec vos heures de solitude ?*

- *C'est-à-dire, achève-t-il, de la contemplation produite par les dons du Saint-Esprit ?... Oui, je l'ai expérimentée durant ces jours de recueillement. Et c'est vrai que les dons d'Intelligence et de Sagesse ont pour fin propre les actes de la contemplation.* »

Ce n'est pas encore ce qu'elle attend et le terrain dont elle aurait besoin pour s'avancer. Pierre continue à parler en homme - instruit des choses de Dieu, mais tout de même en homme, - alors qu'il faudrait l'entretenir en crucifié dont le langage, comme la vie, est différent des autres hommes ! Néanmoins, elle l'écoute encore un instant : « *Au dire de certains Pères, la vie contemplative, tout en relevant de l'Intelligence pour ce qui regarde son opération essentielle, fait appel, pour ce qui regarde l'exercice de cette opération, à la volonté dont c'est précisément le rôle de mouvoir toutes les facultés - y compris l'Intelligence - à leur acte... Vie contemplative signifie pour les uns : contemplation de la Vérité... Pour d'autres, tel saint Thomas : amour de Dieu... Les deux sont vrais : il s'agit d'une « **connaissance d'amour** », puisque l'amour en est le principe, l'exercice et le terme.* »

C'est beau. C'est grand. C'est sûr, ce que Pierre dit là. Mais Anna ne voit pas comment relier immédiatement cette intelligence

créée par le Père, et ces lumières venues de l'Esprit, à la croix portée par le Fils ? En la Trinité, tout cela s'harmonise. En l'homme, le péché originel a cassé les rouages.

Il lui semble qu'elle a failli à sa mission de Cyrénéenne et perdu la partie qu'elle devait jouer !

« *Si la Sagesse me remplissait, songe-t-elle, j'aurais su parler.* »

Et, tout haut, sans souci des transitions, elle interroge : « *Où pensez-vous que se dressent les obstacles à l'établissement du don de Sagesse en nous ?...* »

L'abbé ne s'étonne pas :

« *Vous savez bien ce que dit Ruysbroek, renseigne-t-il, même de ceux qui sont déjà avancés dans les voies divines.*

- *Non, je ne sais plus bien...*

- *Il rattache le don à l'active charité : « Contempler, dit-il, sans prendre garde aux œuvres qui doivent en découler, cela empêche le goût divin. »³*

- *Et alors ?...*

- *Alors ?... Le seul obstacle, au fond, c'est l'égoïsme. Et il en est de toutes sortes : intellectuels comme matériels. Les premiers sont les pires.* »

Elle baisse la tête... Si Pierre savait à quel point c'est vrai pour elle !...

N'est-ce pas parce qu'elle a trop vécu, jusqu'alors, des conceptions de l'esprit, qu'elle n'a pas su mener, ce soir, l'œuvre de la Sagesse qui est vie et simplicité, non pas combinaisons, même au service du bien ?...

« *Qu'avez-vous donc, Tamta ?* interroge Pierre. *Je vous sens si préoccupée !* »

Elle saute sur le prétexte : « *Oui, je suis ennuyée au sujet de Gillette... Il me semble qu'au lieu de continuer à discourir, je*

³ Ruysbroeck l'Admirable, *Le livre du Royaume des Amants de Dieu*, chapitre 36 : « *Comment on peut posséder le don de Sagesse* ».

ferais mieux d'aller prier pour elle et pour nous tous à la chapelle de l'hôpital. »

Tout de suite, il est d'accord :

« C'est cela, allez ! Et voulez-vous que je vous indique qui appeler à votre secours ?... Quelqu'un qui me semble très proche de nous...

- Qui donc ? »

Un nom vient qu'elle n'attendait pas : *« L'abbé Girard ».*

Immédiatement, elle se souvient de sa conversation avec Mlle Lise au soir de l'accident. Et, saisie, elle répète :

« L'abbé Girard ?... Et pourquoi lui ?...

- Est-ce que je sais !... Cette communion des saints reste mystérieuse, bien que sûre. Depuis ces jours de réclusion, je vis beaucoup du passé et je prie l'abbé Girard, tout en priant pour lui. Il nous aimait et ne saurait se désintéresser de nous dans l'au-delà... Je vous répète que je le crois très proche... Demandez-lui donc de nous aider, Tamta ! Pendant ce temps, je vais dire mon chapelet pour Gillette. »

Pierre ne semble rien savoir du sacrifice du vieux curé ; ce n'est qu'en Dieu, et sans intermédiaire de motifs humains, que leurs âmes se sont rencontrées.

... Au long du corridor, la jeune fille retrouve Sœur Emilienne qui la guette, compatissante.

« Je n'ai rien dit, explique-t-elle brièvement. Je n'ai pas pu. Je n'ai pas su. Maintenant, je n'ai plus qu'une ressource : aller prier à la chapelle et y chercher une inspiration.

- C'est cela ; allez-y ! » approuve seulement la Sœur, à la manière de l'abbé tout à l'heure.

Et Anna se trouve bientôt dans la petite chapelle octogonale, entourée de portes derrière lesquelles on souffre. Le lieu est recueilli, propice aux implorations. Mais, là encore, elle ne reçoit aucun secours ! Et, devant le tabernacle - est-ce tentation ?... est-ce épreuve ?... - voici qu'elle se sent envahie à son tour, comme son blessé le disait, il y a un instant, par un sentiment de haine !

Mais alors que lui détestait le péché, elle déteste, elle, la souffrance de Pierre, plus dure à regarder que ses souffrances personnelles.

Accepter la peine pour soi ? oui, on y arrive ; elle l'a prouvé ! L'accepter pour un être aimé ? et cette peine-là ?... tout en elle se cabre à cette pensée ! L'ancienne Tamta non plus n'est pas morte ; si le Seigneur l'a assouplie pour tout ce qui la concerne elle-même, un coin de son cœur reste vulnérable ; celui qui regarde l'être pour qui elle donnerait sa vie plutôt que de le voir souffrir !

Elle essaie de se raisonner : « *Sa haine à lui pour le mal est légitime ; et la mienne pour sa croix ne l'est pas !... Sa haine à lui n'est-elle pas d'institution divine, nourrie d'un feu sacré, celui que la pureté seule est capable d'allumer pour lutter contre les ténèbres, tandis que la mienne est un produit humain, né de la sottise et de la corruption ?...* »

Vainement, elle se répète cela devant le tabernacle solitaire. Et, à bout de forces, elle se met à gémir tout bas, laissant tomber, comme tombe un manteau, tout raisonnement, toute pensée, même toute prière. Elle n'est vraiment plus que cela : un gémissement devant Dieu !... Et alors qu'elle croit démissionner, elle ne se rend pas compte qu'elle va, de par son abdication, vers la plénitude du don de Sagesse, à la manière dont le désert mène à Jérusalem...

Soudain, une main lui touche l'épaule. C'est Sœur Emilienne dont le visage détendu sourit presque : « *C'est fait !* dit-elle. *Moi, je lui ai parlé... Oh ! naturellement, avec ménagements..., en ne lui disant pas tout de suite l'irréparable..., en laissant la porte ouverte à un espoir. Mais il n'est pas de ceux qu'on peut tromper. Il a compris tout de suite.* »

Une interrogation monte dans les yeux d'Anna :

« *Comment je m'y suis prise ?...* reprend la Sœur. *C'était tout simple. Il égrenait son chapelet quand je suis entrée : « Ah ! le chapelet ! m'a-t-il dit, on passerait sa vie à le réciter ! » J'ai répondu : « Et l'on n'a pas besoin de ses yeux pour cela. »... Le reste a suivi... »*

Comme c'est simple, en effet, d'être simple !... En répétant ses quotidiennes œuvres de charité, la petite Hospitalière est arrivée, sans le savoir, à la pratique d'une Sagesse qui laisse loin derrière elle l'enseignement des livres. Il y a là une leçon qu'Anna n'oubliera plus.

« *Et... lui ?...* demande-t-elle tout bas.

- *Naturellement bouleversé... Il est devenu blanc... oh ! blanc... Mais j'avais un cordial tout près. Pourtant, je n'en ai pas eu besoin. C'est son chapelet qu'il a repris en me disant : « Voulez-vous me laisser un peu seul avec la Sainte Vierge ? »*

La jeune fille s'est levée à demi.

« *Je vais le retrouver.* »

Mais l'autre l'arrête : « *Pas tout de suite... Ni pour vous ni pour lui... Restez encore un peu ici à dire votre chapelet. Il n'y a que la Sainte Vierge pour arranger des choses comme ça !* »

Et, ayant fait une profonde gémulation, elle va, très simplement, reprendre son service. Son hennin disparaît au coin d'un vitrail, mais ses mots demeurent dans la chapelle recueillie...

Oui, *il n'y a que la Sainte Vierge pour arranger des choses comme ça !* parce qu'elle possède et la Science, et l'Intelligence, et la Sagesse, elle qui est l'Épouse du Saint-Esprit.

*

CHAPITRE III

Gillette Lanel écoute, depuis la terrasse du chalet, le lointain sifflement du petit train qui monte à Saint-Nizier, Puis elle appelle la vieille femme prise à son service depuis deux mois : « *Maria, je crois qu'il est temps que vous alliez à la halte au-devant de mon voyageur. Je viens d'entendre le train arriver à la station d'en bas.* »

Maria, qui est aussi une veuve sans enfants, esseulée dans la vie, s'est attachée à cette pauvre dame à la joue couturée et le lui témoigne, non seulement en actes, mais aussi par sa familiarité de langage :

« *Bien, Madame ! mais redonnez-moi vos instructions pour que je ne fasse pas de bêtises : il y a un prêtre aveugle que je vais amener ici ?... et une vieille demoiselle que je laisse à la station ?...*

- *Oui, après l'avoir installée à l'auberge d'en face, en priant le propriétaire de lui servir tout ce qu'il aura de meilleur comme goûter, sans la faire payer. Et, quand vous reconduirez l'abbé au train, ce soir, vous réglerez la note.* »

Il n'est pas même 3 heures ! et, jusqu'au soir, surtout en ces journées raccourcies de septembre, la voyageuse aura le temps de s'ennuyer !

« *Tout de même, objecte la bonne, c'est une drôle d'idée de ne pas amener la demoiselle ici où nous aurions tout ce qu'il faut pour la faire manger, boire et se reposer !* »

Gillette balance entre deux hypothèses : s'impatienter ou s'amuser !... Elle adopte la seconde, se met à sourire ; et, délicieux comme un rayon de soleil sur un paysage aride, ce sourire l'illumine :

« *Allons, Maria, je vous ai expliqué, quand vous êtes entrée à mon service, pourquoi je ne voulais voir personne d'autre que vous.*

- *En quoi vous n'avez pas bien raison, Madame ! Parce que vous n'êtes pas du tout laide comme vous l'imaginez.*

- *Ne me racontez pas d'histoire ! Je me suis rendu compte après mon accident...*

- *Alors, c'est qu'il a passé de l'eau sous le pont depuis ce temps-là ! et ça a dû s'arranger, parce que je trouve que vous exagérez, là !... Moi, je vous aime comme vous êtes. Pour vos anciens amis, ça serait pareil !... Et même, tenez, quand vous souriez comme maintenant, vous devenez jolie !... Avec des yeux et des cheveux comme vous en avez, est-ce que vous pourriez jamais être vilaine, voyons ?*

- *Filez vite, Maria : vous allez manquer le train.*

- *Alors, je ramène aussi la demoiselle ?*

- *Ah ! non, tête de mule !... Faites exactement ce que je vous ai dit. »*

Tout en s'engageant dans le sentier, la femme, insuffisamment convaincue, décoche encore une flèche : « *Ce n'est guère hospitalier de séparer comme ça les membres de sa famille !* »

Mme Lanel qui, décidément, fait avec Maria un noviciat de patience, veut bien renseigner :

« *Mlle Lise Girard n'est pas de la famille ; ce n'est qu'une amie, accompagnatrice de notre abbé aveugle, toute dévouée, cela oui ! mais que je connais assez peu.*

- *Ah ! bon, j'aime mieux ça !... »* grommelle la voix qui se perd entre les arbres.

Restée seule, la maîtresse de maison vérifie si tout est bien prêt pour l'accueil amical de l'hôte en marche vers elle : le plateau du café..., les fruits du verger..., les pâtisseries qu'elle a préparées depuis la réception de sa lettre, hier... Quel dommage qu'il ne puisse voir le chalet ; car, avec son habituel sens artistique, Gillette en a fait un bien joli nid dans lequel, cependant, manque un des éléments de la vie courante : toute glace a été rigoureusement bannie de la maison ; même la salle de bains n'en comporte pas...

De toutes les fenêtres, surtout de la terrasse, on jouit d'une vue splendide sur la trouée de Grenoble encadrée de son cirque de montagnes ! Proche de La Tour-sans-Venin, classée parmi les sept merveilles du Dauphiné, de par les perspectives qu'elle commande, le chalet en porte le nom. Sa nouvelle locataire n'a pas décroché l'inscription au côté de sa grille d'entrée, car elle correspond bien à son état d'âme de grande souffrante, désabusée des hommes et des choses, mais sans venin ! Pourtant, malgré l'agrément de l'habitation et la majesté de la vue, Gillette y étouffe depuis ces deux mois écoulés.

Elle a réalisé froidement et rapidement sa volonté de venir ici : après sa conversation avec Anna, à la clinique de Villefranche, comprenant qu'elle allait trouver de l'opposition, elle s'est passée d'intermédiaire pour agir ; elle a donc écrit elle-même au notaire de Saint-Nizier et réglé toutes choses... De sorte que, lorsque Pierre Sériac est revenu à Charlieu, après sa convalescence aux *Alouettes*, il ne l'a plus retrouvée. Personne de la famille ne l'a revue sans pansement ; et l'abbé n'a pu causer avec elle comme il l'avait projeté !

Quatre mois ont ainsi passé depuis l'effroyable accident, coupés de lettres affectueuses - mais de lettres seulement ! - entre l'habitante de Sans-Venin et les autres. Ainsi a-t-elle su les décisions successivement prises : Anna la remplaçant provisoirement au bureau de Charlieu, en attendant qu'on forme une secrétaire de confiance..., puis l'orientation de l'abbé Sériac ; d'accord avec son évêque et les Vanot, *Les Alouettes* vont devenir une Maison de retraites fermées, sacerdotales et laïques, dirigée par l'abbé qui pourra y former les âmes à la dévotion du Saint-Esprit... On est en train de mettre en état les chambres jusqu'ici inutilisées, d'agrandir les communs, afin de commencer, dès la rentrée d'octobre, la réception des retraits, sous la direction matérielle de Mme Vanot, doublée de Mlle Lise qui se montre une si précieuse amie !

Pour tous, donc, même pour l'aveugle, la vie a repris. Seule, Gillette se sent désormais murée dans l'existence qu'elle a choisie, plus pesante qu'elle ne l'aurait imaginée, parce qu'elle débouche sur l'égoïsme.

Même la correspondance avec Pierre lui est pénible puisqu'il leur faut emprunter des yeux étrangers pour leurs échanges d'âmes. Un seul moyen d'y remédier : apprendre le braille que, lui, commence à manier. Elle s'y met ; mais ce sera long !... Est-ce pour cela que, perdant patience, l'abbé s'est brusquement invité chez celle qui n'invite plus personne et qu'hier Maria a laissé sur la table, au milieu des revues et des journaux, le billet inattendu de Pierre Sériac qu'elle relit une fois de plus :

« *MA CHÈRE GILLETTE,*

« *La Providence continue à nous marquer de ses signes qui sont, vous le savez comme nous, des signes de croix. M. Vanot a été frappé, la semaine dernière, d'une congestion cérébrale qui, heureusement ! ne met pas ses jours en danger, mais le laisse désormais avec une jambe paralysée. De sorte que sa femme, obligée de se consacrer maintenant à son service, ne pourra sans doute plus assumer le rôle auquel nous avons pensé pour elle dans l'organisation du Foyer des retraites. Aidez-nous, par vos prières, à trouver la personne qui la remplacera.*

« *Ces derniers événements bousculant nos projets immédiats, nous avons suspendu, jusqu'à la fin du mois, les travaux des ouvriers. De ce fait, me voici avec quelques jours de vacances. Je voudrais en profiter d'abord pour vous revoir... Alors, au risque d'être indiscret, je viens, et vous me recevrez : moi, je ne suis pas dangereux !... Ayant affaire à Grenoble, je monterai demain vers vous par le train de 2 heures pour redescendre le soir, accompagné de Mlle Lise qui me mettra à votre porte et m'attendra, pour le retour, où vous le jugerez bon. Vous n'avez à craindre aucune indiscretion de sa part. C'est une amie très sûre,*

déléguée, semble-t-il, par son frère, pour m'assister et, désormais, prendre soin de moi... »

Un instant, Mme Lanel rêve au passé : les Girard..., la petite maison de La Verdière..., le peintre, ébloui par la rencontre avec le Saint-Esprit, à travers les enseignements d'un vieux curé de campagne... Comme c'est loin et pourtant toujours proche !... Mais quelle coupure l'accident n'aura-t-il pas apportée entre ces temps-là et ce temps-ci ? et même entre cet automne-ci et le début de l'année où l'abbé l'aidait à se débarrasser de toutes les désillusions sur les hommes et les choses amassées en scories à l'entrée de son âme ?...

Quel homme aura fait de lui son récent malheur ? Et de quel message va-t-il être porteur pour la locataire de *Sans-Venin* ?... Une curiosité la prend de le savoir. Mais elle n'a pas longtemps à attendre pour la satisfaire, car des voix commencent à percer à travers les arbres.

De loin, elle regarde arriver Pierre, toujours élégant, mais moins alerte : un bras passé sous celui de Maria, l'autre maniant la canne blanche, il avance avec quelque hésitation. Une sorte d'humilité enveloppe sa démarche... Et Gillette ne peut plus y tenir : elle ne saurait continuer d'être la femme qui observe ; elle devient l'amie qui partage. En trois bonds, elle a dégringolé son escalier et accueille l'arrivant au seuil du chalet :

« Merci d'être venu, Pierre !... Laissez-moi maintenant vous guider. Je vais vous expliquer les dispositions des aîtres...

- Vous êtes bonne, Gillette !... Oui, expliquez-moi ; et je serai vite habitué. »

Auraient-ils pensé que leur premier dialogue, après le commun brisement, reprendrait sur un mot de gratitude et un témoignage de bonté ? L'atmosphère s'en allège. Aucune curiosité ne traîne entre eux ; pas même un souci de s'adapter l'un à l'autre : ils sont immédiatement rajustés à leur vie d'aujourd'hui, dans l'harmonie totale de ceux qui ont souffert les mêmes souffrances. Si Gillette

avait craint de retrouver en Pierre un héros, préoccupé de jouer son rôle de stoïque acceptation, elle est bien détrompée !... Il porte sa cécité en homme, tout comme autrefois il maniait ses pinceaux, tout comme il réclamait des explications sur le Saint-Esprit, puis se laissait annexer par lui, à la manière franche, simple, qui fut et reste « *sa manière* », face à tout ce qui surgit.

Une fois entré dans la maison, à cette sœur de misère qu'est devenue pour lui la puissante Mme Lanel, il parle en frère. Non seulement il ne blâme pas sa vie retirée, mais il la comprend. Et, maintenant, elle se demande tout bas pourquoi elle s'est privée si longtemps d'une conversation qui, avec une âme de cette tendre qualité, baignée en la grâce, devient vite réconfortante.

« A cause de ces semaines atroces que nous avons passées, vous et moi, dit-il, nous pouvons nous sentir riches ! quelque chose d'indispensable que nous ne connaissions pas, nous l'avons à présent derrière nous. C'est pour en parler ensemble que je suis venu.

- Au fond, c'est par souci de mon âme ?

- Et de la mienne.

- Dieu vous suffit, à vous !

- Dans l'éternité, il nous suffira. Sur terre, nous avons tous besoin les uns des autres, moi comme vous. Et ce n'est pas déchoir : vous savez bien qu'après Dieu il n'y a rien de plus grand qu'une âme.

*- Tamta m'a écrit, observe l'hôtesse, que votre grand souci, quand vous aviez perdu vos yeux, votre phrase revenant en leitmotiv, était : « **Et ma messe, mon Dieu !... et ma messe !...** »*

- Naturellement..., car, pour un prêtre, la force de vivre est dans sa messe..., comme, pour vous, la vôtre est dans l'amour, malgré le malheur.

- Le sais-je seulement si j'ai gardé l'amour ?

*- Oui, puisque vous n'avez pas décroché l'écriteau de votre maison : **Sans-Venin.** »*

Il n'insiste pas davantage et explique sa satisfaction à lui en face des arrangements adoptés d'accord avec son évêque : cette messe au prix inestimable célébrée d'abord avec l'assistance d'un confrère ; puis, les habitudes qui, peu à peu, s'installent : les mains qui prennent de l'adresse pour manier les vases sacrés..., la mémoire qui enregistre le texte de la messe de la Sainte Vierge...

« Ah ! que Dieu est bon ! conclut-il. Pour éprouver son secours, il suffit de faire un échange - combien inégal ! - et de lui donner, soi, sa confiance, sa misère et son cœur. Alors, on se trouve plus riche que n'importe qui.

- Pourtant, il faut reconnaître que la vie nous a trompés tous les deux.

- Il me semble, au contraire, qu'elle n'est pas capable de nous tromper : c'est nous, souvent, qui manquons d'exigences et ne lui réclamons pas assez.

- Que voulez-vous dire ?

- Que nos existences peuvent connaître des heurts douloureux au point de vaciller sur leurs bases, de douter même de leur raison d'être, mais si elles s'imprègnent d'un amour qui ne veut pas mourir sous les coups, cet amour ne trouve plus sa consistance que dans l'Infini où il entraîne la misère : alors, on aurait tort de penser que la vie donne peu puisqu'elle devient capable de donner tout.

- Ce peu, quand on l'a perdu, comme il vous apparaît cependant exquis !

- Exquis, mais insuffisant, disons même, dangereux, en ce sens qu'il fait obstacle au Tout. Pour nous qui sommes appelés à grandir indéfiniment, c'est une bénédiction d'avoir été arrêtés dans les petits sentiers des légitimes satisfactions du corps. Nous nous serions rivés à elles. Maintenant, il faut les dépasser.

- Mais comment ?

- Par le renoncement ! Alors, avec cette collaboration-là de notre part, la vie rend tout ce qu'on avait perdu, et au-delà. Elle devient... »

Gillette n'en saura pas davantage, du moins pour le moment, car un coup frappé sans aménité dans la porte interrompt la conversation. Et Maria paraît :

« *Madame, est-ce que j'apporte le café ?... ou quoi ?...*

- *C'est vrai ! Mon pauvre ami, excusez-moi de manquer à tous mes devoirs de maîtresse de maison. Avec vous, quand on s'embarque à causer, on oublie le reste.*

- *Moi, je n'oublie pas, dit Maria ! Et en voyant qu'on ne m'appelait pas, je suis venue.*

- *Vous avez très bien fait : nous allons réparer le temps perdu ! »*

C'est en observant maintenant son hôte que Mme Lanel mesure toutes les servitudes auxquelles le condamne la cécité... Adroit ? il le deviendra sans doute, et peu à peu, avec l'habitude d'utiliser ses mains à la place de ses yeux ; mais il ne l'est encore que relativement. Pourtant, aucune impatience ne lui échappe. Le mot « *renoncement* » prononcé par un être ainsi affligé retentit plus profondément pour la solitaire que s'il avait été dit par un autre : il ne sent ni la littérature pieuse ni les chloroformantes consolations, mais la pleine, la solide vérité. Et un besoin aigu l'envahit de continuer l'entretien engagé :

« *Expliquez-moi, demande-t-elle tout en versant le café, comment le renoncement de l'homme à tous les biens de la terre peut le conduire à la vie pleine ?*

- *Tous les biens ? c'est trop dire. Il en est qui restent à notre disposition. Même ceux qui nous sont enlevés servent encore soit à nous épurer par le fait de leur absence, soit à nous faire croître vers Dieu : nos abdications l'attirent de par la loi d'appel de l'Infini au néant pour le combler. Le « **rien** » que nous sommes fait la puissance de Dieu en nous.*

- *Vous me donnez le vertige, Pierre.*

- *Pourtant, je n'exagère pas. En dehors de Dieu, surtout pour vous comme pour moi, à présent, il n'y a plus rien qui compte. Il est tout. Et le néant, c'est le reste.*

- *Se renoncer pour l'atteindre ?* reprend celle à qui la vie a déjà imposé tant de sacrifices, *est-ce suffisant ?... Moi, j'ai renoncé à tout, et je ne l'atteins pas.*

- *Vous avez raison, ce n'est pas suffisant. Il y a une autre condition nécessaire : ne pas avoir peur de lui.*

- *Aurais-je vraiment peur de lui ?* s'interroge-t-elle tout bas.

- *Si vous craignez la vie, oui... Quand on souffre, on est porté à croire que celui qui l'a permis n'a ni cœur ni pitié, alors que c'est lui qui en donne à tout le monde. Mais quand on appelle « **Amour** » tout ce qu'il fait, la peur s'évanouit, et l'on est bien proche de lui, puisqu'on se tient dans la vérité. »*

Il a fait un geste instinctivement énergique pour appuyer sa pensée et l'on entend un bruit de porcelaines heurtées : la manche de l'aveugle vient d'accrocher la tasse, et le café se répand sur le napperon.

Devinant le désastre, il s'excuse, doucement désolé :

« *Voulez-vous me pardonner d'être si maladroit ? J'apprends à modérer mes mouvements, mais je ne le sais pas encore bien : ceci sera une leçon de plus pour m'engager à la prudence... Est-ce que je vous ai fait beaucoup de dégâts ?* »

- *Presque rien. Ne vous inquiétez pas. Cela va être réparé tout de suite. »*

Tandis qu'elle enlève le napperon entièrement taché et remplace la tasse brisée, des larmes montent aux yeux de Gillette non pas à cause de ces ennuis matériels, mais de l'humilité si émouvante de l'homme !... Ah ! ce don de Sagesse dont il parlait souvent autrefois, comme il le pratique, sans en parler aujourd'hui, à travers les incidents de sa vie diminuée et ainsi acceptée si simplement ! Quelle leçon pour celle qui disait tout à l'heure : « *J'ai renoncé à tout !* » sans s'apercevoir qu'elle n'avait jamais renoncé à elle-même, à l'orgueil de son visage intact, tandis qu'elle voit Pierre renoncer à sa lumière ; et même moins : à la simple utilité de ses yeux. Quel chemin n'a-t-il pas dû faire, au

cours de ces derniers mois, pour en arriver là ! et elle qui tourne sur place ?...

Avide de renouer la conversation, dès qu'elle a de nouveau servi son hôte, elle interroge :

« Nous parlions de nos rencontres d'âmes avec Dieu. Selon vous, y a-t-il un moyen humain pour les favoriser ?

- Oui, le silence. Sa grandeur sort de la peur d'employer des mots qui posent des limites, d'éteindre des flammes en les emprisonnant. Vous l'avez compris quand vous êtes venue ici.

- Hélas ! le silence ne m'apporte rien, sans doute parce que je ne suis que ténèbres ?... Vous avez perdu vos yeux, vous, Pierre, et vous débordez de lumière, tandis que, moi, je ne vois plus clair ni en mon cœur ni en mon esprit. »

La voix est angoissée.

Doucement, il dit :

« Voir ses ténèbres est déjà une grande lumière. Le silence en représente une autre : entre les deux, Dieu se tient.

- Un Dieu si loin !

- Oh ! non ; si proche en la personne du Fils crucifié ! Benson disait qu'il est en nous comme la flamme dans la lampe. Seulement..., puis-je tout vous dire ?

- Oui. Dites votre pensée, quelle qu'elle soit. Ce sera une délivrance. »

Il se recueille. Que veut-il donc oser ?...

« Voyez-vous, reprend-il lentement, ce serait téméraire d'aborder ce Dieu dont l'idée est écrasante, si nous n'avions une arme qui s'appelle la simplicité... Pour vous, venir à Sans-Venin chercher le silence après votre blessure, c'était bien. Mais y prolonger une existence sans objet, cela ne manque-t-il pas de simplicité ? Et n'est-ce pas une des raisons pour lesquelles vous n'y rencontrez pas Dieu ? »

Elle le regarde avec une intense surprise :

« Alors, selon vous, que devrais-je faire maintenant ?

- *D'abord renoncer à comprendre, à chercher par la voie de l'intelligence !*

- *Est-ce vous, le quêteur avide des dons du Saint-Esprit qui me le conseillez ?*

- *Oui. L'intelligence doit se dépasser. Il faut savoir y renoncer pour aller plus loin. Elle n'est qu'un premier palier...*

- *Et le second ?... »*

Le second est-il donc si difficile à énoncer qu'il hésite un long moment ? Il entend le souffle un peu précipité de son hôtesse à côté de lui. Il la sent angoissée, mais de bonne volonté. Alors, il baisse la tête et dit tout bas : « *Le second palier dont je vous garantis la valeur pour l'avoir éprouvée maintes fois depuis que je suis aveugle, c'est de s'offrir aux inspirations par la voie des humiliations.* »

Le mot a sonné dans la pièce sans miroirs. Il semble ne rencontrer les murs que pour mieux rebondir sur le visage abîmé de la femme et sur les yeux éteints de l'homme.

« *C'est une si grande chose que l'humilité !* reprend-il. *Elle nous garde dans la vérité de notre néant pour nous mieux jeter vers la miséricorde de Dieu.* »

Après cela, il ne dit plus rien, Gillette non plus. Elle regarde, déposée au coin d'un meuble, la canne blanche qui, depuis des mois, a servi non seulement à guider les pas incertains de l'abbé Sériac, mais encore à le faire croître en cette humilité qui a développé en lui la Sagesse... Il faut pourtant renouer l'entretien ; et Mme Lanel s'y résoud après une hésitation :

« *Soyons directs : que me conseillez-vous donc de faire de ma vie, à présent ?*

- *Une tranquille et persévérante recherche de la sainteté, mais là où elle est, pour vous.*

- *Et où est-elle, pour moi ?*

- *Ni dans le raisonnement ni dans l'étude : dans la vie crucifiée devenue votre vocation. Car la vocation se rencontre à*

tout âge. Il suffit d'y correspondre pour connaître la plénitude des jours. Seulement..., avec votre nature... »

Il s'arrête de nouveau, hésitant. C'est elle qui implore :

« Allez jusqu'au bout de votre pensée et ne cherchez pas vos mots... Avec ma nature, de quoi aurai-je à me méfier ?

*- De ne pas vous hausser, vous tendre en disant : « **Je veux !** » mais seulement : « **J'aime !** » Alors, je vous promets que vous vivrez dans la familiarité de la divine Sagesse. On ignore trop que celle-ci n'est pas le fruit d'une étude, mais d'une intimité entre l'Infini et le rien.*

- Ce sont là des principes généraux, mais..., dans le concret ? »

Il ne se presse pas de répondre comme font ceux qui, ayant quelque chose d'important à lancer, cherchent d'abord un point d'appui : *« Je me souviens d'une page péremptoire des **Confessions** de saint Augustin sur ce sujet. Laissez-moi chercher... Je vais essayer de vous la résumer... »*

Avec la même humilité très douce qui accueille tout à l'heure le bris de la tasse, il manie maintenant ses lacunes de mémoire ; il s'arrête entre les mots, repart à leur recherche. Et ce qu'il dit ainsi, en phrases hachées, besognant comme des coups de pioches sur une terre durcie, n'en atteint que mieux la femme attentive :

« Tout corps tend, en vertu de sa pesanteur, vers la place qui lui est propre : mais un poids ne tend pas nécessairement vers le bas. Le feu monte. La pierre tombe. Ils sont l'un et l'autre entraînés par leur poids et cherchent la place qui leur est propre... Ce qui n'est pas à sa place s'agite jusqu'à ce que, l'ayant trouvée, il demeure en repos... Mon poids, c'est mon amour. Où que je sois, c'est lui qui m'emporte... »⁴

Le silence, lui aussi, à la manière d'un poids, tombe sur les mots. Gillette, qui n'a jamais eu peur de rien, le soulève pour demander :

⁴ Saint Augustin, *Confessions*, livre XIII, chapitre 9.

« *Et avez-vous une idée précise sur cette place que je dois chercher, maintenant, pour moi, dans la vie ?* »

- *Oui, dit-il avec une simplicité totale : pourquoi ne viendriez-vous pas aux **Alouettes** exercer l'apostolat qui devait être celui de Mme Vanot ? »*

Elle s'attendait à beaucoup d'audaces. Pas à celle-là.

« *Vous êtes fou !* crie-t-elle presque, toutes griffes dehors, dans un violent rebondissement de l'ancienne Mme Lanel,

- *Parce que ?...* demande-t-il avec une tranquillité qui touche ce bouillonnement pour le calmer.

- *Ne soyez pas cruel, Pierre... Pourquoi me forcer à redire que je ne puis plus me montrer à personne ?*

- *Ce n'est pas vrai.*

- *Qu'en savez-vous ?*

- *Votre brave Maria cause... En venant, elle m'a dit...*

- *Ah ! coupe Gillette, peut-on se fier à l'appréciation d'une rustique Maria ? »*

Elle s'est levée d'un bond, comme pour échapper elle ne sait à quoi. D'ailleurs, ils ont terminé le léger repas qui les réunissait si cordialement. Mais pourquoi changer de place ? L'abbé ne saurait plus rien apprécier du merveilleux décor vers lequel elle l'aurait conduit autrefois.

Comme s'il devinait sa pensée, il propose : « *Si nous allions dehors ? Il doit y avoir à votre chalet un balcon ?... une terrasse ?... un jardin ?... Oui ? Alors, vous m'expliquerez et je regarderai par vos yeux. Je commence aussi à exercer toutes sortes de petits moyens pour me rendre compte par moi-même : quand je suis seul dans la campagne, je chante ; et le son de ma voix m'apprend si je suis devant un mur, ou des buissons, ou le vide... Puis, il y a tous les parfums... »*

Cela, comme le reste, il l'a dit avec tant de simplicité qu'on ne sait s'il faut admirer ou pleurer de compassion ! Gillette, tout à coup, se souvient d'un poème intitulé : « *Dans la nuit* » qu'elle a

lu récemment et d'une strophe que son visiteur, aujourd'hui, lui rend aussi lumineuse que vivante :

*« Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre
Puisque j'ai l'amour. »*

Quand ils sont dehors, cependant, et qu'elle regarde ses yeux morts en face de cette lumière qu'il a tant aimée, elle ne peut s'empêcher de poser une question brutale :

« Pierre, dites-moi la vérité totale ; vous avez dû souffrir atrocement d'être privé du jour ?

- Pourquoi parlez-vous au passé ?... J'en souffre toujours atrocement. Et ce sera sans doute ainsi jusqu'à la fin de ma vie.

- Qui s'en douterait ?... Vous avez une telle sérénité !

*- Parce que je ne cesse de demander à Dieu de doubler mes clartés intérieures pour faire compensation et vivre à la lettre le mot de Chantecler : « **C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière !** »⁵*

- Vous demandez ? oui. Mais..., est-ce que vous obtenez ?

- Naturellement !... Je demande encore - et si vous me le permettez, pour vous comme pour moi, - une mise en place des valeurs.

- Que voulez-vous dire ?

- L'appréciation de nos peines à la manière dont on évalue un chemin... oui, un simple chemin fait avec courage, quand il mène au bonheur.

- Le chemin est long, pourtant, parce qu'empierre d'heures interminables qui enchaînent des jours..., et les jours des mois..., et les mois des ans !

⁵ Edmond Rostand, *Chantecler*, acte II, scène III.

- *Si nous voulons devenir la proie de l'amour, il ne faut ni mesurer la longueur du jour ni en peser le poids. Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut comprendre le verset de la Genèse : « Et Jacob servit pour Rachel sept années. Et elles furent à ses yeux comme quelques jours, parce qu'il l'aimait. » (Gn. 29, 20).*

Ils sont arrivés sur un point du jardin semé de longs chrysanthèmes, d'où l'on découvre un merveilleux panorama. Au loin, une coloration mauve commence à s'étendre sur les cimes : le soir ne tardera pas à tomber, le voyageur partira, et que sera-t-il sorti de sa visite si le chalet *Sans-Venin* continue d'abriter la solitaire sans courage ?

Brusquement, Pierre Sériac sent frémir sur sa manche la main de la femme qui le guide. Elle a pris son parti de revenir sur la conversation de tout à l'heure, volontairement interrompue, et elle demande :

« Alors, si je continue à rester ici, vous me blâmerez ? »

- *Oui ! puisque cette existence établit pour vous une certaine neutralité entre Dieu et la créature d'où rien de bon ne peut germer. Ce qu'il vous faudrait, c'est prendre le parti de Dieu si entièrement que tout ce qui n'est pas lui vous laisse indifférente, non pas de sentiment, certes ! mais de volonté.*

- *Vous êtes dur !* murmure-t-elle.

- *Je suis surtout désireux de vous rendre à la vie. »*

Il respire le parfum âcre des chrysanthèmes proches et dit lentement :

*« Ici, vous cueillez des fleurs d'automne à la sève déjà tarie. Moi, ce que je vous apportais en vous parlant des **Alouettes**, c'est une rose de juin.*

- *Mais, à supposer qu'il n'y ait pas l'obstacle dont je vous parlais, avez-vous réfléchi que je n'ai rien de ce qu'il faut pour vous aider ?... Tous, là-bas, vous êtes pourvus de qualités apostoliques. Chez moi, tout a été amer et tordu. »*

Brusquement, il s'est arrêté ; et sa canne bat le sol, comme sa pensée peut-être, à la recherche d'un souvenir : *« Il y a encore un*

*texte de saint Augustin, dit-il, qui interpelle Dieu pour lui demander de tout réparer en lui : « O Vérité, parle-moi, et non mes ténèbres. Je me suis égaré, mais je me suis souvenu de toi. Et maintenant voici que je reviens tout en sueur et tout palpitant vers tes fontaines. J’y boirai et je vivrai. »*⁶

Dans l’allée, Pierre Sériac a levé la tête et la lumière du soir l’enveloppe. Il semble vraiment la boire, tandis que sa compagne refile derrière lui, en se passant la main sur son front devenu moite : « *Voici que je reviens tout en sueur et tout palpitant vers tes fontaines...* »

Au milieu du beau jardin fait pour la paix, ils jouent tous deux le drame humain, joué il y a des siècles par un saint Augustin, et que joueront jusqu’à la fin des temps ceux-là qui, sous le fouet de la douleur, doivent opter entre un Dieu exigeant et leur âme rétive. Avant d’arriver au dénouement, il faut du temps et payer cher de sa personne ! Ce soir, pourtant, semble fait ici pour un accord, mais les acteurs sont inégaux : l’un a choisi ; l’autre vacille ; Dieu attend.

Avec son habituelle décision, la femme au visage couturé vient de prendre un parti :

« *Pierre, dit-elle d’une voix qui ne veut pas trembler, sommes-nous d’accord qu’il ne faut pas tomber dans le ridicule sous prétexte de générosité ?*

- *D’accord !...* approuve-t-il sans savoir où elle veut en venir.

- *Alors, je peux envisager de vous suivre aux **Alouettes** à une condition : que quelqu’un d’autorisé - non pas une Maria ! - me dise si, oui ou non, je suis « **montrable** ».*

- *Y a-t-il quelqu’un qui soit capable de cela ?* commence-t-il.

- *Oui : un être qui est la loyauté même ; une loyauté dont j’ai durement souffert, mais à laquelle je rends hommage. »*

Le nom d’Anna Lanel n’a pas besoin d’être prononcé : il s’inscrit dans l’expression d’humilité qui envahit le visage de

⁶ Saint Augustin, *Confessions*, livre XII, chapitre 10.

Gillette et la fait détourner la tête, comme si elle avait oublié que l'aveugle ne peut plus la voir rougir.

« *Vous en ferez vraiment votre arbitre ?* demande-t-il avec une émotion qui, maintenant, enroue sa gorge à lui.

- *J'en ferais mon arbitre.* »

Que diraient-ils encore, après cela ?... Les possibilités matérielles seules restent à envisager au service de la décision prise.

Et, bien vite, l'abbé combine de faire venir Anna le lendemain à *Sans-Venin*.

« *Mais, le bureau ?* objecte la solitaire.

- *Depuis notre accident, Mlle Lise a pris l'habitude d'aider Tamta. Elle peut la remplacer un jour.*

- *Alors, savez-vous ce qui serait bon, mais sans doute impossible ?... Vous garder ici jusqu'à son arrivée pour que vous m'aidiez...* »

Il est inutile de dire à quoi : ils savent tous deux que la confrontation projetée sera dure.

« *Pourquoi jugez-vous impossible que je reste ?* demande-t-il. *Je peux le faire.*

- *Mais Mlle Lise ?*

- *Eh bien ! je la délèguerai en estafette pour prévenir Tamta.*

- *Il faudrait donc qu'elle reparte sans vous ce soir ?... Tout de même, disposer ainsi d'elle comme d'un colis qu'on met ici..., qu'on envoie là...*

- *Un colis ? non ! Mais un ange gardien à mon service ? oui !... A Mlle Lise, on peut tout demander pour l'abbé Sériac.* »

Et comme elle le regarde, étonnée : « *Peut-être vous parlerai-je aussi d'elle plus tard, surtout si elle doit devenir aux **Alouettes** votre collaboratrice... Voyez-vous, Gillette, la Sagesse de Dieu est admirable : elle tisse entre nos âmes, dans la communion des saints, des liens dont nous chanterons les merveilles au paradis, quand nous aurons retrouvé nos morts qui y jouent aussi leur partie : Mlle Lise est comme un cadeau de l'abbé Girard à son*

très pauvre élève. Je suis sûr que, seule à la station, elle priait pour nous, et qu'elle aura eu sa part dans l'orientation de nos entretiens. »

Sans s'attarder à la dernière phrase, Mme Lanel relève :

« Vous ? un si pauvre élève !... en regard de ce simple curé de campagne ?

- Un curé que je proclame pourtant mon maître, à tous les points de vue. »

Il ne la laisse pas s'étonner du respect avec lequel il a prononcé ces mots : *« Soyons directs ! comme vous disiez tout à l'heure, reprend-il, et allons prévenir Maria qu'elle me reconduise à la station..., puis me ramène, après instructions données à Mlle Lise pour nous envoyer Tamta demain. »*

Mais c'est là une dernière partie ardue à mener ; car, un instant après, Maria reste bouche bée devant les ordres reçus : *« Ah ! ben, si j'y comprends quelque chose !... La demoiselle qui va repartir toute seule ?... et une autre qui revient demain pour rester ?... Et la chambre et le dîner à préparer pour l'abbé qui ne s'en va plus ?... Tout de même, ils auraient pu me prévenir plus tôt ! Enfin, quoi, pourvu que notre pauvre dame soit contente... Et sûr qu'elle l'est : toute sa figure a l'air de rire, ce soir, comme je ne l'ai jamais vue ! »*

*

CHAPITRE IV

Elles ont semblé douces à la solitaire de *Sans-Venin* les heures passées avec l'abbé Sériac dans l'attente de l'arrivée d'Anna ; oui, douces et fécondes, car il a su mettre au point des problèmes qui la torturaient :

« *Ainsi, vous vous êtes lancée dans la lecture de saint Jean de la Croix sans guide et sans préparation ?*

- *Je l'avais entendu vanter comme un auteur expert en détachement. J'ai pensé qu'il me conviendrait, alors qu'il m'a troublée avec ses exigences.*

- *Lesquelles ?*

- *Oublier même les connaissances acquises ! »*

Bien que le sujet soit grave, le prêtre sourit : « *Croyez-vous que lui-même ait jamais oublié la philosophie qu'il avait étudiée à Salamanque ? Au contraire, il l'a utilisée tout au long de ses livres, à commencer par le plus élevé : **La vive flamme...** Vous avez compris saint Jean de la Croix de travers, Gillette ! »*

Elle ne se fâche pas, et réclame seulement :

« *Alors, expliquez-moi...*

- *Ce qu'il veut, c'est que nous reconnaissons l'insuffisance du savoir humain pour nous souvenir que, seul, le contact avec Dieu nous permet de connaître et d'aimer vraiment ; ce que je vous souhaite vivement !*

- *Vous voulez donc me voir devenir mystique ?*

- *Faisons la mise au point du mot. Qu'est-ce qu'un mystique ? Etymologiquement, le terme veut dire « **caché au regard** ». Vous vous conduirez donc en mystique quand vous aurez la connaissance expérimentale de ce grand Caché qu'est Dieu, à travers ses œuvres, et au fond de vous-même. Cette expérience-là ne relève d'aucune explication verbale : chacun de nous doit la mener, avec Dieu, dans sa contemplation.*

- *J'avais cru la contemplation réservée aux seuls moines ou moniales ?*

- *Allons donc !... Etes-vous capable d'éprouver un sentiment d'admiration ? Oui ? Eh bien ! contempler Dieu n'est pas autre chose que rester en admiration devant les merveilles de sa Sagesse. Mais pour admirer il faut connaître, d'une connaissance amoureuse qui nous vient par les dons du Saint-Esprit. Il n'est pas que la Science, l'Intelligence et la Sagesse dont, souvent, nous avons parlé. Il en existe sept qui, tous, ont leur emploi et leur efficacité ! »*

Gillette ne les a pas encore suffisamment expérimentés. Aussi, ces conversations, bien que pacifiantes à son esprit, n'ont-elles pas atténué l'émoi de son cœur à la pensée de la proche rencontre avec Anna.

Là aussi, l'abbé l'a aidée à jeter sa détresse en Dieu. Comme un frère prend la main d'une petite sœur craintive pour l'aider à franchir un passage au-dessus d'un abîme et lui conseille : « *Mets, ton pied ici... tourne la tête de ce côté* », il lui a dit, de la part de Celui qui dirige toute marche et permet toute épreuve : « *Oublie que tu es, pour penser que Je suis..., Ne te regarde pas ; regarde-moi te regarder.* »

Et, docile, Gillette est allée vers l'épreuve qu'elle a voulue.

D'ailleurs, la délicatesse d'Anna a tout facilité. De connivence avec la bonne venue la chercher à la station, elle a organisé un subterfuge : voir sa belle-sœur d'un point déterminé, sans qu'elle s'en doute, et ne lui parler qu'après, en connaissance de cause... Nouveau duel d'âmes entre ces deux femmes qui, autrefois, en ont mené bien d'autres ! Mais celui-ci s'est joué, aujourd'hui, dans le triomphe de la charité.

Et voici qu'il se trouve que la rustique Maria a raison : Mme Lanel, tout en restant marquée, comme si la balafre qui a coupé son existence en deux tronçons ne devait jamais s'oublier, n'est nullement « *défigurée* ». Au contraire, elle n'en apparaît que plus

touchante : personne ne songerait à sourire devant un tel visage que les yeux éclairent à présent d'une douceur nouvelle.

Sans hésitation, Anna est allée vers la solitaire dans la lumière crue du jardin où Maria avait attiré sa maîtresse et d'où la voyageuse a pu la regarder un long moment, alors que l'autre la croyait à la maison :

« *Gillette, a-t-elle dit simplement en l'embrassant, comme je vous remercie d'aller aux **Alouettes** aider Pierre ! Et quel beau travail vous ferez là-bas !* »

Mme Lanel s'est à peine étonnée. Tout baignait dans une telle atmosphère d'affection qu'elle n'a su que balbutier :

« *Alors, vous croyez que ?...*

- *La question ne se pose même pas !* »

Une ondée de joie a couru à travers le cœur blessé. Anna ne sait pas mentir, Puisque « *la question ne se pose pas* », c'est donc que toute la vie de la femme marquée peut reflourir. Mais il ne lui viendrait plus à l'idée de tourner cette floraison tardive vers les intérêts matériels qu'elle a jusqu'alors dirigés. Le choc, au point de vue moral, a été trop brutal : la mort de Vincent, les suites de l'accident lui créent une nouvelle conception des choses. Là aussi, la question ne se pose même pas : ce n'est qu'au service des autres que l'indomptable Mme Lanel, domptée aujourd'hui par le seul maître qui lui convenait, réparera le passé et vivra le présent.

« *... Un présent si beau !* reprend Anna. *Qu'y a-t-il de plus grand que travailler pour des âmes ? C'est aider Dieu à faire des saints.*

- *Je représente, là devant, une si médiocre chrétienne !* »

L'abbé, qui écoute les résonances des voix dans l'air parfumé du jardin, dit lentement :

« *Le moyen d'atteindre les âmes n'est pas dans le degré de dignité, mais dans l'expérience de beaucoup de douleurs, génératrices de beaucoup d'amour. Vos souffrances seront utiles là-bas, Gillette !*

- *Et les vôtres, Pierre ?... Et vos prédications !...*

- Oh ! ce que l'homme dit d'accessible à l'homme est si peu de chose : un écho affaibli d'un merveilleux concert..., une poignée de monnaie d'un grand trésor... Le seul secours réel, ce sera ma messe ! Priez pour que je ne la célèbre jamais qu'à la manière dont parle saint Bonaventure lorsqu'il dit du prêtre : « **Quand il en sera venu à ne plus sentir en lui-même rien autre que Dieu, qu'il s'approche.** »

Le ton est si angoissé qu'Anna regarde avec étonnement ce nouveau Pierre dont l'âme n'a jamais été mordue par le scrupule ni repliée sur elle, mais au contraire si largement ouverte, et docile au souffle de l'Esprit !

« Faut-il vous rappeler, dit-elle, une autre phrase ?... Celle du Livre des Proverbes affirmant « **le cœur de Dieu incliné vers ceux qui marchent dans la simplicité, pour leur réserver ses plus intimes communications** » (Pr. 3, 32) ?

- Merci ! Tamta. »

Personne n'ajoute rien. Brusquement, Gillette comprend quelle place de choix Anna Lanel aurait pu tenir aux *Alouettes* ! Tout à l'heure, ils ont parlé des souffrances des blessés ; mais de celles de la jeune fille, qui s'en occupe ? Et alors que s'organise l'avenir des autres, que sera le sien, quand elle fut, elle aussi, si durement malmenée par la vie, bien qu'elle ait gardé ses yeux et son visage intacts ?... L'hôtesse de *Sans-Venin* voudrait poser des questions, car sa belle-sœur dont elle connaît le jugement doit avoir pris ses décisions ?... Une timidité l'étreint tout à coup. Et puis, ce n'est pas le moment : la voyageuse est à peine arrivée ; il faut l'installer, l'entourer de petits soins matériels, la laisser aussi causer avec Pierre... Ce soir, quand ils se retrouveront tous trois, on pourra parler à cœur ouvert.

Et l'après-midi coule, dorée comme un jour d'été. Une allégresse, à présent, soulève Gillette qui se sent délivrée d'un maléfice. En elle s'éveille une âme apparentée à celle de saint Pierre dont la chute fut permise pour augmenter, par la suite, sa miséricorde envers les autres. Elle comprend, en récapitulant ses

années passées, que la vie est un mystère : l'homme se trompe sur l'homme quand il bâtit ses contacts avec lui à coups de seuls raisonnements. Ainsi a-t-elle fait avec ceux qui ont traversé son existence, même son mari ; et ses calculs ont été faux... La bonté seule représente, dans le mystère de la vie, ce que l'aiguille aimantée est au pôle : son instinct se tourne vers la route sûre ; et c'est comme s'il existait une entente secrète entre elle et la vérité.

N'est-ce pas la bonté d'un Pierre Sériac, alliée à sa droiture sans compromissions, qui a commencé à la tirer de ses erreurs ?... Ah ! oui, devenir bonne à son tour, quel rêve ! Et d'autant plus splendide qu'il est réalisable. Ce soir, vraiment, elle se sent riche d'un trésor jamais manié encore par elle qui restait attachée à son corps et à son esprit, tandis qu'elle entrevoit maintenant la hiérarchie montant du surnaturel au naturel, et de la raison à la charité.

Serait-ce pour son âme aussi la touche du Saint-Esprit ?... Contempler Dieu ? Non, cela ne doit pas être si difficile quand la Sagesse soutient l'Intelligence pour le goûter et pour en juger d'après ce goût ? Et se renoncer ne l'est peut-être pas tellement non plus quand cette Sagesse inspire le dégoût de ce qui passe ?... Oui ! tout laisser de côté pour trouver, enfin ! l'amour qui dépasse tout et que le cœur avide d'une Gillette Lanel a toujours poursuivi à travers tant de caricatures, comme elle en a faim et soif !

Ainsi pense-t-elle en rejoignant ses deux hôtes qu'elle voit se promener le long du jardin, au soir tombant. Anna conte à l'abbé les derniers incidents ennuyeux survenus à Charlieu avant son départ : la plaie de Rita ouverte à nouveau après une légère fatigue et qui menaçait de s'envenimer... et ce Domi, resté fragile depuis la broncho-pneumonie de son enfance, qui commençait un rhume...

« Vous n'avez pas eu de coup de téléphone, Gillette ? demande-t-elle. Louis-Jean avait promis de me donner des nouvelles ce soir.

- *Non, rien. Sans doute exagérez-vous, en bonne mère poule que vous êtes ?*

- *Je le voudrais. En tout cas, maman est là pour parer à l'imprévu ; mais elle vieillit et aurait besoin, à son tour, d'être dorlotée.*

- *Vous avez aussi Mlle Lise.*

- *Heureusement ! »*

Chacun pense tout bas que Mlle Lise n'est là que provisoirement, puisqu'elle doit suivre la fondation des *Alouettes*. Et, tout haut, Mme Lanel énonce, à la manière d'un ballon d'essai qui voudrait atteindre l'avenir : « *Comment feront-ils, Tamta, pour se passer de vous ?... car il est clair qu'il vous faut aussi penser à votre orientation de vie ? Vous auriez besoin de trouver quelqu'un de très sûr pour vous remplacer à la fois dans le ménage de Louis-Jean et auprès de vos parents ? »*

La jeune fille fait rebondir le ballon : « *J'y ai pensé, mais cela comporte des difficultés, car c'est de dévouement et non de soins mercenaires qu'ils ont tous besoin... J'en parlais justement avec Pierre quand vous êtes arrivée. »*

La solitaire attend qu'on lui en dise davantage. Comme Anna n'ajoute rien, elle propose :

« *Si nous gagnions, au fond du jardin, le kiosque de verdure d'où la vue est si belle ?*

- *Avec votre permission, je préférerais rester à portée du téléphone : nous avons convenu que Louis-Jean me donnerait des nouvelles vers cette heure-ci.*

- *Très bien. Nous irons donc là-bas ensuite. Pour le moment, voici un banc où l'on peut s'installer ; et... »*

Elle n'a pas le temps d'achever la phrase que la sonnerie du téléphone l'interrompt. Légère, Anna s'élanche ; et sa belle-sœur profite de son absence pour éclaircir le problème qui lui tient à cœur :

« Pierre, je ne voudrais pas être indiscret, mais, dès que ce sera possible, me direz-vous où va partir Anna ?

- Il faudrait déjà le savoir ! Elle hésite entre plusieurs voies.

- Religieuse ?

- Non. Elle n'en a jamais eu la vocation. Mais il y a, dans le monde, des vies consacrées à des causes sociales qui équivalent au don total. C'est entre divers aspects de ce don qu'elle oscille encore, et je la comprends : elle est faite pour de grandes choses sur le point de départ desquelles il ne faut pas se tromper. Priez pour que le Saint-Esprit l'éclaire et que son choix soit une application pratique du don de Sagesse..., comme je l'espère bien d'ailleurs.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Envisager la dernière raison des choses et la consulter pour ordonner le reste d'après elle. Le sage est d'abord un voyant ; ce n'est qu'après avoir vu qu'il décide.

- Et vous croyez que Tamta ?...

- Saura choisir au mieux ?... Oui, j'en suis sûr. Voyez-vous, s'il est des êtres délicats, timides, qui se dérobent...

- Comme l'a fait Rita si longtemps ?... interrompt-elle.

- ... S'il en est d'autres, à l'extrême opposé, qui, par une audace tenant de la présomption, dépassent le but...

- Comme moi ! interrompt-elle encore, mais avec humilité.

- Entre les deux, reprend-il, les forts ne prennent pas plus d'élan qu'il n'en faut pour s'arrêter à temps. Capables à la fois de modérer l'audace et de réprimer la crainte, ils mesurent leurs énergies pour mieux les déployer ensuite : eh bien ! je crois qu'Anna est de ceux-là... »

Il s'arrête comme s'il scrutait à la fois dans l'âme qu'il n'a pas cessé d'aimer le passé, le présent et l'avenir. Jamais, il ne lui a dit, à elle, son admiration. Jamais, sans doute, elle ne la connaîtra. Mais, ce soir, il a besoin de la confier à son interlocutrice parce qu'il la sent prête à partager sa louange à l'égard de celle qui lui a témoigné tant de généreuse bonté.

« *Remarquez, continue-t-il, la manière dont Tamta réagit, depuis des années : écrasée, et pourtant debout. « Elle n'a plus rien, dirait saint Paul, et c'est comme si elle avait tout » (2 Co. 6, 10).*

- *Oui, avoue Mme Lanel dans un souffle, elle a d'abord été écrasée par moi !*

- *Et puis, par moi !* reprend Pierre tout bas aussi, *de par l'accord, si j'osais dire : de par la connivence de Dieu. »*

De nouveau, ils se taisent, se sentant solidaires d'un travail dont ils n'ont pas connu la portée et qui s'avère aujourd'hui magnifique. Puis Gillette poursuit :

« *Les circonstances révèlent et commandent la force ! Mais est-ce que ce sont les événements qui cherchent l'être à leur taille ?... ou bien cet être qui sait se grandir à la hauteur des événements ?*

- *Qu'importe ! L'essentiel est qu'ils s'accordent l'un à l'autre. Pour Anna, j'ai pleine confiance qu'ils s'accorderont. Ce n'est pas elle qui donnerait un coup d'épée en l'air pour le plaisir d'accuser sa force : ce qu'elle décidera sera un coup droit. »*

« *La voilà !* » prévient celle qui voit, en apercevant la jeune fille au seuil du chalet.

Pierre a le temps d'ajouter - et cela lui paraît un nécessaire corollaire : « *Et puis, la charité qu'elle exerce envers tous, à commencer par nous, l'éclairera. »*

Il a dit « *à commencer par nous* », en s'inscrivant humblement dans la série des obligés d'Anna. Pourquoi ?... La femme des apparences orgueilleuses que fut si longtemps Mme Lanel comprend mal encore ce qu'un abbé Sériac pourrait devoir à la fiancée qu'il jugea bon de quitter pour Dieu ?... Mais elle fait confiance à sa parole, tandis qu'elle regarde s'avancer sa belle-sœur :

« *Et alors, ces nouvelles ?...*

- *Pas fameuses ! Domi fait de la température et le médecin a, de nouveau, condamné Rita à la chaise longue. Naturellement,*

Rosie en profite pour être insupportable, et maman, bien qu'elle n'avoue pas sa fatigue, en a son compte !

- Mais... Mlle Lise ?

- Très prise au bureau pour aider mon frère à un gros travail qui vient d'arriver... Si vous voulez, Pierre, nous repartirons demain matin ?

- Et moi qui avais espéré vous garder quelques jours ! proteste l'hôtesse. Est-ce que Louis-Jean a demandé ?...

*- Non, mais cela s'impose... Allons ! ce n'est qu'une contrariété momentanée. Bientôt, vous reviendrez nous rejoindre, Gillette ... Et il m'est venue une idée : n'avez-vous pas pensé que votre Maria pourrait vous suivre aux **Alouettes** où l'on aura besoin de personnel, si toutefois elle n'a pas d'attaches ici ?*

- Je ne lui en connais aucune.

- La brave femme vous semble dévouée ?

- Oui. Avec un caractère qui a un certain relief.

- Ce n'en sera que plus pittoresque ! »

Visiblement, Anna cherche à secouer la mélancolie qui voudrait les envelopper. Pierre n'a pas dit un mot, mais elle le sait d'accord sur ce qu'elle propose. Une entente d'âmes, restée entre eux à travers le temps et les kilomètres, n'a fait que s'étendre au-dessus des séparations consenties, à la manière d'une goutte d'huile sur un papier buvard ; et lorsqu'ils se retrouvent pour quelques heures, ce qu'ils disent et ce qu'ils pensent est toujours accordé.

« Voyons, reprend-elle avec bonne humeur, nous avons devant nous toute une soirée ; ne la gâchons pas. Et dites-moi, pour commencer, de quoi vous parliez quand je vous ai interrompus ?... Moi, je vous ai conté mes affaires ; à votre tour ! »

Gillette répond par un coup droit :

« Nous parlions de vous et de l'avenir.

- Ah !... dit seulement Tamta.

- C'est-à-dire, reprend précipitamment Pierre qui ne voudrait pas laisser supposer qu'il s'est livré à d'intempestives

confidences, *c'est-à-dire de la Sagesse qui se penche sur le temps présent pour l'orienter...*

- *Par moments, elle me fait un peu peur, votre Sagesse ! lance l'hôtesse. Si haute... comment s'entendrait-elle avec la nature ?*

- *Admirablement, au contraire, à condition que la grâce épanouisse celle-ci. Alors, s'opère en nous cette renaissance de l'humain dont parlent abondamment les Epîtres... Vous doutez-vous, Gillette, que vous soulevez là un gros problème ? Evidemment, pour le comprendre, il faut voir d'abord le corps créé pour l'esprit, et l'esprit pour l'amour. »*

Cette joute s'est déroulée entre le prêtre et la solitaire de *Sans-Venin*, tandis qu'Anna se tait maintenant, comme si l'évocation de son proche avenir avait creusé en elle cette zone de préoccupations dont elle essayait, tout à l'heure de tirer les autres... L'abbé qui le percevait, avec sa double sensibilité d'artiste et d'aveugle, essaie de la mêler à la conversation en l'interpellant :

« *Vous souvenez-vous, Tamta, de ce que dit Ruysbroek à ce sujet ?*

- *Excusez-moi. Je ne suivais pas très bien... »*

Un peu vite, elle ajoute, comme pressée de couper court : « *Ne croyez-vous pas que, maintenant, nous serions mieux au fond du jardin, dans ce coin que Gillette nomme son belvédère ? »*

Instinctivement, l'hôtesse s'efface pour laisser ses visiteurs marcher de front ; mais, sans embarras, Anna lui propose : « *Prenez donc le bras de Pierre, et commencez, dès ce soir, votre rôle des Alouettes... Vous disiez donc que Ruysbroek ?... »*

Il n'y a plus qu'à renouer la conversation, ce que fait l'abbé dans une égale aisance, celle des êtres habitués à la discipline intérieure qui régenté les incidents extérieurs sans avoir l'air de manier la fêrule : « *Ruysbroek prétend, dit-il, que l'esprit de Sagesse pénètre de traits lumineux et de goût spirituel non seulement la simplicité de notre esprit et de l'âme, mais du corps*

même ! Ce serait une invasion du Don, dans le concret, qui ne doit pas, cependant, nous empêcher d'en révéler le mystère. »⁷

Il s'arrête, hume un instant la brise qui vient de se lever à l'approche du soir en jetant sur les promeneurs des parfums de foin coupé. Et il constate :

« Car tout est mystère, à la fois dans cette nature où nous baignons, et en nous..., oui, en nous surtout ! Et beaucoup plus aujourd'hui qu'il y a un an..., six mois..., trois mois...

- Pourquoi, interroge Gillette un peu oppressée, le mystère irait-il toujours en augmentant ?

*- Cela aussi, Ruysbroek l'explique quand il parle des deux degrés sur lesquels se tiennent les êtres avides de divin : il les nomme « **les amis du Seigneur** » et « **les enfants mystérieux** ». Les premiers suivent leur voie de sanctification solidement établie. Les seconds n'ont même plus de voie : ils ne regardent que leur Seigneur, sans occupation du chemin... Eh bien ! je crois que le but de la poursuite douloureuse de Dieu sur nous trois est de nous faire passer de la première dans la seconde catégorie... »*

Ils avancent en silence dans le jardin, chacun songeant à ces « *enfants mystérieux* » dont le caractère enfantin - qui suppose quelque part une attentive paternité ? - explique, à lui seul, qu'ils puissent porter leurs insondables secrets... Et ni l'une ni l'autre des deux femmes ne s'étonne, tant leurs pensées à tous suivent des voies parallèles, de la conclusion à laquelle aboutit leur compagnon après cette méditation à trois :

« Jamais, nous ne remercierons assez le ciel de nous avoir embarqués dans cette aventure des sûres réalités ! Car c'est bien la voie sûre d'accepter la souffrance et d'y collaborer.

- Vous avez raison ! reprend Anna : si l'on veut étreindre les réalités qui ne trompent pas, il n'y a que la voie de la croix.

- Et la félicité suivra ?... dit tout bas Pierre, d'un ton d'imploration, oui, cette félicité qui se tient au-delà du domaine de

⁷ Cf. Ruysbroeck l'Admirable, *Le livre du Royaume des Amants de Dieu*, chapitre 33 : « *Du don de Sagesse savoureuse* ».

la consolation et de la souffrance..., celle qu'on expérimente avec un sens spécial, en débordant ses expériences habituelles, tout comme, en ce moment, j'évalue cette terre et ces pierres du chemin non plus avec mes yeux, mais avec un bâton : je ne les vois pas ; et pourtant je les perçois nettement. »

Ils sont tous trois d'accord sur la valeur des renoncements qui leur sont demandés... Ils savent leurs peines nécessaires pour un meilleur avenir, à la manière dont Job eut besoin de ses ulcères pour apprécier l'univers... Ils savent ? Oui ! Mais pour goûter la félicité qui doit sortir de ce savoir appliqué à la vie quotidienne, il faut du temps et, pour tout dire, de la sainteté.

C'est ce que reconnaît humblement l'abbé Sériac, en évoquant le *Cantique à la Lumière*, écrit par saint François d'Assise alors qu'il était abandonné de tout et croyait devenir aveugle :

« Ce cantique est l'expression qui ne trompe pas de la plus pure joie. Mais François était un saint. Et dire qu'il faut en arriver là !... pas moins !... non, pas moins !

- *J'ai ce volume de saint François ici, propose Gillette : voulez-vous que nous le relisions ensemble ? »*

Ils ont, en effet, atteint le belvédère, aménagé en salon de verdure autour d'une grotte où la solitaire laisse des livres et diverses choses : si souvent, elle vient ici travailler et rêver, face au magnifique panorama qui s'étend de tous côtés sans jamais ni lasser ni rassasier la vue. Aujourd'hui, par charité pour Pierre, les deux femmes ne s'attardent pas dans l'admiration de cette vue et n'en parlent même pas. Anna s'est mise à feuilleter des livres dont elle dit tout haut les titres : ils sont à eux seuls la révélation du travail d'âme opéré en Mme Lanel... Mais saint François d'Assise restant introuvable, Pierre propose : *« N'avez-vous pas nommé, au cours de cette revue, Art et scholastique de Maritain ?... Il y a là aussi une fort belle page sur la joie parfaite. Vous en souvenez-vous, Tamta ? nous l'avions lue ensemble un soir, à La Verdière ?... La retrouveriez-vous ? »*

Elle se souvient. Elle la retrouve, et ses souvenirs d'il y a déjà tant d'années avec la page. Alors, les mots n'avaient fait que les bercer tous deux. Aujourd'hui, vont-ils les nourrir ?...

Lentement, elle commence :

« Quand Aristote renfermerait dans son œuvre toute la lumière du ciel et toute la grâce du premier Jardin, il n'aurait pas la Joie parfaite, parce qu'il est sur les traces de la Sagesse et court à l'odeur de ses parfums, mais ne la possède pas.

« Quand le philosophe connaîtrait toutes les raisons intelligibles, et toutes les vertus de l'être, il n'aurait pas la Joie parfaite, parce que sa Sagesse est humaine... »

Depuis un instant, on entend des clarines qui se rapprochent, et, du chemin creux que domine le belvédère, monte un bruit ténu, comme celui d'une pluie fine sur la pierraille. Pierre Sériac ne s'y trompe pas et interrompt sans façon la lectrice :

« Ce troupeau qui regagne sa bergerie, est-ce que ce sont des chèvres ou des moutons ?

- *L'un et l'autre mêlés* », renseigne Gillette un peu surprise de l'intérêt qu'il apporte à l'incident.

Car, maintenant, soulevé sur son fauteuil de jardin, l'abbé écoute passionnément. De ses oreilles, et de ses narines, et de toutes les parcelles d'une chair qui voudrait remplacer les yeux morts, il s'imprègne, et il décrit, comme on rêve :

« Les béliers d'abord, avec leurs clochettes..., les autres suivent en tas... Et ces tout petits aux bêlements plaintifs qui bondissent pour rattraper leur mère..., sont-ils nombreux ?

- *Pas tellement!*

- *Et sur ce tableau, cette paix enveloppante du soir !... Les lointains qui deviennent mauves !... »*

Interdites, les deux femmes le regardent.

« N'est-ce pas ? insiste-t-il, ils sont mauves ?... avec, sur le côté, un frêle ruban orangé autour des nuages ?... Car il y a quelques nuages, puisque la brise s'est levée tout à l'heure... Voyons, répondez-moi... Est-ce bien ainsi ?...

- *Oui, Pierre, vous évoquez exactement ce que nous voyons !* », renseigne encore Gillette.

Faut-il continuer la lecture ?... Après un moment où plus personne ne dit rien, Anna s'y risque et poursuit :

« ... *Quand le théologien saurait toutes les analogies des processions divines et tous les pourquoi des actions du Christ, il n'aurait pas la Joie parfaite, parce que sa Sagesse a une origine divine, mais un mode humain, et une voix humaine.*

« *Ah ! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !*

« *Les pauvres et les pacifiques ont seuls la joie parfaite, parce qu'ils possèdent la Sagesse et la contemplation dans le silence des créatures et dans la voix de l'amour ; unis sans intermédiaire à la vérité subsistante, ils connaissent « la douceur que Dieu donne et le goût délicieux du Saint-Esprit ».*

De nouveau, Pierre s'est soulevé sur son fauteuil. Il écoute maintenant le bruit de voix lointaines ; et il respire à longs traits une odeur faite d'herbes sacrifiées qui monte à eux :

« *Ce pré qu'on a fauché, interroge-t-il, est-il en pente ou à plat ?... Et sont-ils nombreux à faire les regains ?*

- *Le pré est en pente..., face à nous, informe encore Gillette ; et les travailleurs sont quatre : deux hommes et deux femmes.*

- *Et ces femmes..., elles ont de grands chapeaux, n'est-ce pas ?*

- *Oui, Pierre, de grands chapeaux. »*

Anna n'a pas dit un mot. Peut-être se demande-t-elle pourquoi Pierre a désiré relire la page de Maritain, puisqu'il ne l'a pas écoutée ?

Une fois de plus, l'entente secrète qui les relie l'un à l'autre se manifeste par la réponse qu'il donne sans qu'elle ait posé de question : « *Excusez-moi, Tamta, je vous ai tout de même entendue..., et très bien entendue, soyez tranquille !* »

Comme pour justifier son dire, il répète une phrase du texte : « *Ah ! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !* »

Mais son accent à lui est si chargé de détresse pour interpeller les voix évoquées que les deux femmes le considèrent, puis se regardent, bouleversées... Incontestablement, l'aveugle est en train de vivre ici, devant elles et sans paroles, un de ces drames intérieurs qui laissent les témoins désarmés. Que dire ? et que faire devant un être qui souffre au-delà de la zone des secours ?

Elles en sont à se le demander quand un appel traverse le jardin : « *Madame !... vous pourriez venir ?... et vite, s'il vous plaît !...* »

C'est Maria qui avance à mi-chemin, avec de grands signaux de ses bras agités en sémaphore... Sa maîtresse s'est levée. Anna l'imité, prête à l'aider, sans savoir à quoi... Quand elles arrivent au bout de l'allée et rejoignent la cuisinière affolée, il ne s'agit que d'une mayonnaise qui menace de mal tourner.

« *Cela arrive souvent qu'elle me dérange ainsi pour des riens !* constate la maîtresse de maison. *Retournez au belvédère, Anna ; je remets la mayonnaise au point, puis j'irai vous rejoindre.* »

La jeune fille rebrousse donc chemin en traversant une pelouse pour aller plus vite. Mais comme elle va atteindre le but, elle aperçoit Pierre Sériac, qui ne l'a pas entendue et se croit seul, se lever lentement..., avancer vers l'extrême bord du tertre où une frêle balustrade, qu'il tâte avec sa canne, le défend du vide... Puis, il laisse tomber cette canne, étend les deux bras, à la manière du Christ en croix ; cependant, au lieu de se pencher, sa tête se lève pour s'offrir à la brise du soir...

Que va-t-il faire, mon Dieu ? Le cœur battant follement, la jeune fille le regarde, sans savoir s'il faut intervenir ou se taire. Toute son âme réfugiée dans les yeux, elle attend... Mais ses yeux ne voient rien de plus. C'est à ses oreilles que parvient une voix, déformée par l'angoisse, et qui implore tout haut : « *Mon Dieu, délivrez-moi de la beauté du monde !* »

Sans mesurer son élan, elle est contre lui, abaisse ses bras, le reconduit à son fauteuil, et prie à son tour, mais tout bas : « *Mon Dieu, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour lui ?* »

Un long moment, ils restent silencieux, loin de tous les étonnements comme de toutes les explications. C'est elle qui, la première, implore :

« *Je le sais, Pierre, que vous souffrez indiciblement ! Pourtant, ce soir, ne voulez-vous pas essayer de partager un peu avec moi ?* »

- *C'est vrai que, ce soir, je suis à bout de forces ! avoue-t-il : je ne peux pas arriver à me passer de lumière !... Et c'est ma faute !*

- *En quoi serait-ce votre faute ?*

- *Parce que Dieu éclairerait mon obscurité si j'avais assez de foi pour n'attendre les clartés que de lui !... Et je n'y arrive pas !... Non, je n'y arrive pas !... »*

La voix est devenue plaintive comme celle d'un enfant qui va pleurer. Et du cœur ouvert coule la peine : « *... Parce que je ne suis qu'un pauvre artiste qui vivait de la beauté du monde, d'autant plus qu'il le voyait organisé par la pensée de Dieu. Et je me trompais. Et je me trompe toujours en persistant dans cette erreur !... car le ciel n'est-il pas, comme le dit Hello, ce qui se voit les yeux fermés, et la terre, ce qui se voit les yeux ouverts ?... »*

Une tendre compassion a envahi le cœur d'Anna, mais aussi une immense admiration en face de l'œuvre que Dieu propose à Pierre et qui dépasse les communes mesures.

Tout bas, elle se répète : « *Comment..., mais comment donc m'y prendre pour l'aider ?...* », tandis qu'il poursuit, à petites phrases arrachées à sa pensée douloureuse : « *Pour voir quoi que ce soit, il faut rectifier son regard. Ne faire que voir exige qu'on se détache de tout le reste... Le monde, c'est l'être distribué. Dieu, c'est l'Etre rassemblé... Il m'appelle à ne plus regarder que lui, d'une vision qui crée l'Amour..., et dire que je m'attarde à des riens ! Oh ! acquérir cette faculté royale de ne plus se placer*

qu'au cœur des choses pour en apercevoir l'essentiel rayonnement ?... Centrer, relier, ne plus fixer les êtres et les objets qu'en lui ?... Voilà ce qui ferait jaillir la seule clarté qui compte ! »

Peu à peu, son ton s'est affermi. Il a trouvé le roc qu'il cherchait à tâtons. Et il achève :

« Pour m'unir à Dieu totalement, dès cette vie, il fallait sans doute à un être comme moi l'obscurité complète vis-à-vis de tout ce qui peut entrer par l'œil ou être bâti par l'imagination ?... Délaisser chacun de ces modes de savoir, voilà ce qu'il me faut à présent pratiquer si je veux répondre à Dieu et ne pas trahir ceux que j'aime !

*- De qui voulez-vous parler ?... De ceux que vous aurez à enseigner aux **Alouettes** ? »* interroge-t-elle.

Un instant, il rêve à ceux-là :

« Oh ! ce n'est pas moi qui les enseignerai en réalité.

- Pourtant ?

- Non : nous sommes tous écoliers de Dieu. La vérité n'est pas un bien que le prêtre manipule à sa façon. En la donnant, il continue à la recevoir. En la faisant trouver, il la cherche. En l'adaptant, il s'y adapte. Je sais que j'aurai le secours de ce côté.

- Alors, à qui pensez-vous en évoquant des trahisons possibles ?

- Quand je parle de ceux que j'aime et que je crains de ne pas savoir aider, dans la communion des saints, si je n'arrive pas au point où Dieu me veut, c'est d'abord à vous que je songe, Tamta !

- Comment, à moi ?...

- Oui, à votre avenir incertain dont je suis responsable et que vous verriez mieux si j'étais plus saint !... Ces diverses orientations entre lesquelles vous hésitez, si je vous disais que je ne les vois pas bien pour vous ni les unes ni les autres, et que je m'inquiète...

- Et moi qui ne pense qu'à votre dur chemin, à vous, pour désirer vous consoler ?

- *L'amour que Dieu nous a donné, et qu'il nous garde, dit-il lentement, un amour de cette qualité-là n'est pas consolation : il est lumière.*

- *Est-ce pour cela qu'en vous écoutant tout à l'heure j'entrevois une nouvelle orientation qui sera peut-être la bonne ?.. Moi aussi, j'ai besoin de rectifier mon regard... Puisse Dieu continuer à nous unir par les mêmes grâces de docilité à son Esprit ! »*

Elle n'ajoute rien et baisse les yeux. Il ne demande rien non plus. L'avenir est plus loin, de l'autre côté d'eux.

Ce soir, ils regardent seulement au fond de leurs âmes cet amour que Dieu leur a gardé, en des voies séparées, non pas pour la consolation, mais pour la lumière.

*

CHAPITRE V

Les cris de joie des enfants ont accueilli le ronflement du moteur, dès qu'ils l'ont entendu depuis le jardin de La Verdière. Et, comme des chevreuils, ils ont grimpé la pente pour se précipiter à l'assaut de la voiture qui s'arrête devant la grille, ruisselante de roses, en cette veille de Pentecôte :

« *Tamta !... ma Tamta chérie !...*

- *Elle avait bien dit qu'elle arriverait de bonne heure, ce soir.*

- *Et elle dit toujours vrai. »*

Mais, à la surprise du frère et de la sœur, ce n'est pas la légère Citroën⁸, habituée à sa navette quotidienne entre Charlieu et La Verdière qui s'immobilise devant la petite maison. C'est la grande « *familiale* » que papa vient d'acheter au printemps, depuis, paraît-il, que les affaires « *remarchent* ». Et ce n'est pas Tamta qui tient le volant, mais ce papa lui-même, avec des gens assis à l'arrière.

- « *Chic !... crie Rosie : s'ils ont pris la grande voiture, c'est qu'on va nous emmener tous aux **Alouettes**, demain. »*

Et elle fait une telle cabriole que, son pied se prenant dans une branche, la voilà par terre.

« *Allons, allons, du calme !* » recommande Papi qui surgit en haut de l'allée en clopinant sur sa canne.

Il se courbe, le grand-père, sous le poids des rhumatismes. Et Mami, sortie à son tour de la maison, abrite de sa main en abat-jour des yeux voués à la cataracte. Mais tous deux gardent le bon sourire qui adoucit à eux-mêmes et aux autres les rudesses de l'âge et des infirmités.

Domi s'est précipité vers sa petite sœur pour l'aider à se relever.... Rosie doit être en caoutchouc, car, après une pirouette, elle se retrouve debout par ses propres moyens. L'incident n'aura comme résultat que d'empêcher les bambins d'arriver bons premiers à la voiture. Et derrière les dos arrondis des grands-

⁸ Yvonne Estienne écrivant ici : « *Citron* », je suppose qu'il faut corriger.

parents qu'on ne doit jamais bousculer, ainsi que l'enseigne le catéchisme familial, ils attendent, en rongant leur frein.

D'ailleurs, des grands-parents de cette sorte comprennent vite les désirs des petits : entre eux, ils ménagent une place où l'on se glisse.

Et que voit-on alors ?

Cousine Francine et son mari, l'avocat, René Briollet, qui fait une drôle de figure, comme s'il voulait sourire et ne l'osait pas. On les aperçoit de loin en loin à Charlieu, ceux-là, mais c'est bien la première fois qu'ils viennent à La Verdière !

« *Voilà ! annonce Anna, je les ai amenés passer leurs vacances de Pentecôte avec nous. Il fait déjà si chaud en ville qu'ils auront plaisir à respirer le bon air d'ici.* »

René lève sur le vieux ménage des yeux craintifs :

« *J'ai peur que nous soyons horriblement gênants ?... Mais Mlle Lanel a si aimablement insisté ?...*

- *Nullement gênants !* proteste Mami, après un bref étonnement. *Soyez les bienvenus...*

- *N'est-ce pas, maman ?... Ils sont de la famille, voyons ! J'ai pensé qu'on leur donnerait la chambre de leur tante Gillette qui est toujours prête. Et, pour le dîner de ce soir, ne vous inquiétez pas : j'ai apporté de Charlieu ce qu'il faut.* »

Elle désigne une bourriche prometteuse de bonnes choses.

Mais Rosie, qui est pourtant gourmande, ne la regarde même pas : elle est occupée à chercher, au fond de la voiture, la douce créature qu'on a l'habitude de voir arriver, toute souriante et frêle, avec des jambes enfouies sous les couvertures dont on se dépêche de la débarrasser pour mieux la câliner :

« *Maman ?... réclame-t-elle. Où est maman ?...*

- *Ah ! ma pauvre petite, renseigne Louis-Jean, c'est un sacrifice à faire ces jours-ci : bon-papa Vanot voulait l'avoir pour la Pentecôte. Il a envoyé, ce matin, une voiture la chercher ; et nous l'avons laissée partir pour deux jours.* »

Domi insinue, en garçonnet déjà raisonnable qui cherche à tout arranger :

« *Mais on ira la retrouver demain, aux **Alouettes** ?* »

- *Pas même, mon pauvre bonhomme : tonton Pierre a une grande retraite qui commence ce soir. Tous les lits sont pris, même chez grand'mère. Il n'y a plus de libre, dans son pavillon, que la chambre de maman Edith qu'on ne donne jamais à d'autres, vous le savez bien, qu'à votre maman Rita.*

- *Eh ben ! ça, c'est pas juste, na !... crie Rosie. On nous dit que la Pentecôte, c'est la grande fête ?... Et n'avoir ni maman, ni **Alouettes**, ni rien du tout, ce jour-là, non, c'est pas juste... »*

La voix s'étrangle et les yeux se mouillent. D'un geste énergique, Tamta enlève dans ses bras la révoltée pour la camper à l'avant de la voiture, avant qu'elle ait eu le temps de savoir ce qui lui arrive : « *Alors, on repart ?... Je l'emmène aux **Alouettes** cette petite égoïste qui va gêner sa maman et son tonton Pierre ; mais ça lui est bien égal puisqu'elle ne sait pas faire un sacrifice et que, nous tous, elle nous appelle « **rien** » ! »*

Un bond pour quitter le siège. Un autre pour se suspendre au cou de sa tante... Et l'on entend la petite voix de Rosie :

« *Pardon, Tamta, j'avais pas réfléchi..., mais, tout ça, c'est bien !* »

- *Qu'est-ce qui est bien ?*

- *Ça que tu dis... Je fais le sacrifice..., je serai pas égoïste..., j'vais pas aux **Alouettes**... et c'est pas vrai que vous êtes « **rien** », tous, ici, pisque..., pisque j'vous aime, na !... »*

Va-t-elle recommencer à pleurer ?... Non ! Son père, à son tour, l'a soulevée de terre, mais c'est pour manger de baisers cette singulière gamine à la tête si dure, au cœur si bon dont, heureusement ! Tamta sait admirablement tirer parti.

Pour achever de la consoler, Domi propose : « *Tu sais bien que ceux qui ne sont pas là, on les retrouve en priant pour eux ?... Tiens ! viens donc : on va dire la messe ! »*

Car c'est une joie pour lui d'imiter les gestes de son Tompierre, dans un coin de l'allée des tilleuls aménagé en oratoire où il fait des sermons fantaisistes et officie avec l'aide de sa petite sœur remplie d'admiration !

Rosie est maintenant remise d'aplomb et prête à tout ce qu'on voudra.

« Attendez, les marmousets ! commande Tamta : vous allez venir avec moi installer vos cousins dans la chambre bleue ; vous m'aidez à voir si rien ne manque là-haut... Il ne faut pas que Mami monte et se fatigue !

- Non, il ne faut pas ! renchérit une Rosie, devenue tout sucre et miel.

- Après cela, nous débatterons les provisions. Et, ensuite, vous irez dire la messe tant que vous voudrez.

- Très bien ! » fait Domi d'un air entendu.

Et le programme se réalise de point en point... Quand elle se retrouve seule pour quelques instants dans la chambre qu'elle occupe durant ses séjours à La Verdière - celle qui reçut le peintre Pierre Sériac à sa première visite ! - Mlle Lanel y est bientôt rejointe par son frère. Et comme ces deux-là savent pouvoir s'aborder de front, il la regarde dans les yeux :

« Tamta, n'as-tu pas exagéré en invitant les Briollet ?

- Mais ils nous sont apparentés par Gillette !... Tu ne crois pas que c'était à faire de dissiper cette gêne qui pèse entre eux et nous, sans raison, depuis le mariage de Francine ? »

Elle a dit « sans raison » d'un ton si naturel qu'il ose insister : « D'accord ! c'était à faire un jour où l'autre ! Mais avoir choisi justement pour leur première visite ici cet anniversaire de Pentecôte si riche de souvenirs pour toi ?... »

Avec étonnement, elle le considère, puis se met à rire doucement, d'un petit rire jeune, fait d'amusement et de bonne humeur : « Ah ! c'est cela ton idée ? Et, alors, tu me crois héroïque ?... Ce n'est pas même vrai, mon pauvre ami ; je n'ai

rien choisi du tout : l'occasion s'est trouvée ; et tout est beaucoup plus simple que tu ne le crois. »

Il attend qu'elle s'explique, ce qu'elle fait sans hésitation, les mots lui venant, faciles eux aussi, au service d'une pensée clarifiée par la sérénité du cœur : *« Vois-tu, il y a, dans nos vies, les êtres qui passent, sans laisser de racines, comme René Briollet est passé dans la mienne : c'est pourquoi je n'ai aucun mérite à oublier la seule petite blessure d'orgueil qu'il m'avait infligée... Et puis, il y a ceux qui creusent l'âme en profondeur, et dont l'empreinte sera ineffaçable, même dans l'éternité. Tu sais bien que Pierre est de ceux-là pour moi ! Mais tu sais aussi que notre séparation, loin d'arrêter ma vie, l'a enrichie au service de tous... Qu'est-ce que cela fait que nous ne soyons pas ensemble pour cet anniversaire ? Le lien qui reste entre nous se noue au-dessus des présences et même au-dessus des souvenirs. »*

Elle s'arrête et pose affectueusement la main sur le bras de son frère :

« Tu peux comprendre cela, toi qui as gardé une Edith dans ton cœur en épousant une Rita..., toi dont la vie avec celle-ci est faite de cette discipline à laquelle, seules, les grandes amours sont capables de se plier.

- Oui, je comprends..., et je te remercie, Tamta ! »

De quoi la remercie-t-il ?... D'abord de lui ouvrir son cœur dont le seul apaisement enrichit ceux qui le frôlent ; mais d'autre chose encore qui se traduit, en ce soir propice aux confidences, par une question :

« Alors, te ne regrettes rien ?... Et ce que tu as fait pour nous est-il aussi simple que le reste ?

- Aussi simple, oui.

- J'ai si peur, parfois, que tu ne sois pas heureuse !

- Sois tranquille, je le suis..., à la manière de la terre où l'on attend la fête de l'Eternité dans le jeûne de la vigile. Mais les vigiles aussi sont douces, parce que gonflées d'espoir.

- *Cependant, ce que tu as choisi est tellement limité, à côté de ce que tu aurais pu avoir ?*

- *Y a-t-il vraiment des emplois bornés quand... »*

Elle s'arrête, hésitante : et c'est lui qui achève : « *Quand on les remplit d'une infinie charité, comme tu le fais ?... Non ! il n'y en a pas : tu as raison !* »

Tous deux rêvent un instant à cette décision, prise l'année dernière par Anna, de demeurer avec eux, alors qu'ils croyaient la voir partir vers une œuvre à laquelle elle aurait donné ses jours. Elle ne s'en est jamais expliquée que par quelques mots évoquant la richesse du devoir d'état trop souvent méconnu sous ses humbles apparences. Ce soir, devant son frère, voici qu'elle évalue, un instant, cette richesse :

« *Pourquoi, d'ailleurs, continue-t-elle, appeler « **emplois bornés** » le soutien de deux vieillards qui ont besoin d'appuyer sur une force jeune leur cheminement vers l'au-delà ?... et même le gain de cet argent qui prépare l'avenir des enfants et qui aide Pierre à mener sa mission magnifique ?*

- *Tu oublies les autres faces de ton apostolat parmi nous, car c'en est un, véritable et multiforme : aider une mère de famille à former des êtres pour la vie ; une Rosie dont la rude éducation à mener épuiserait Rita..., un Domi qui sera peut-être appelé à une vocation de choix si nous la cultivons...*

- *C'est vrai qu'il manifeste un grand attrait pour tout ce qui tient à la religion !*

- *Et cette ambiance que tu as créée au bureau, comme dans les ateliers, et que notre pauvre Gillette, il faut le reconnaître ! n'avait pas établie... Sais-tu, Tamta, que les ouvrières t'aiment, et que tu as, maintenant, sur elles, une profonde influence ?... Tu as su installer un large climat social dans nos ateliers !... Est-il vrai, comme je l'ai entendu insinuer, que tu songerais à organiser, maintenant, un centre ménager pour la formation familiale de nos jeunes filles ?*

- *Oui, dès que ce sera possible, avec ton assentiment dont je ne doute pas ? »*

Il éclate :

« *Alors ?... tu nous resteras toujours ?*

- *Mais naturellement.*

- *J'avais si peur que le bonheur de t'avoir ne soit que passager ! Oh ! Tamta, tu continuerais d'être, ici, la gardienne des traditions, du passé des morts, comme de l'avenir des vivants ?... Est-ce vraiment possible ?... »*

Elle le regarde avec une humble assurance :

« *Pardon de t'en avoir fait douter !... Il est vrai que j'ai été tentée un instant par le mirage des activités lointaines. Et, même, je vais te confesser quelque chose ; quand j'ai pris la décision de rester ici, j'ai cru faire un grand sacrifice ! Je l'ai choisi comme le plus méritoire, pour aider, dans la communion des saints, mon pauvre Pierre que je voyais affreusement souffrir !... Mais le sacrifice portait sa lumière : il s'est évaporé, lui, tandis qu'elle est restée, elle !*

- *Que veux-tu dire ?*

- *Que j'ai découvert, à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose, l'immense portée d'un humble devoir d'état rempli de bon cœur... Et puis, soyons logiques : nous avons beaucoup parlé autrefois des dons du Saint-Esprit ! Il arrive un moment où, après en avoir discouru, il faut les vivre : n'est-ce pas ce que Pierre et Gillette font aux Alouettes, et nous ici ?*

- *Il me semble, dit gravement Louis-Jean, que c'est rendre hommage au Saint-Esprit que de reconnaître en toi, qui lui fus toujours docile, deux effets frappants de son don de Sagesse : la prudence et la paix... Ils s'enchaînent, d'ailleurs.*

- *A ton tour, explique-toi ?*

- *Tu as vu, Tamta, la finalité de ta vie, sans aveuglement sur les moyens pour y parvenir. Et tu n'as pas été tentée par ce que saint Jean de la Croix appelle « **les péchés capitaux spirituels** »⁹*

⁹ Cf. saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, livre I.

contre lesquels nous sommes insuffisamment en éveil : vanités fascinantes, même du bien..., désir de l'estime des autres..., tentations subtiles de s'étourdir sur un vaste et bruyant champ d'action..., recherche excessive des succès qui crée le confortable et dangereux bien-être spirituel !

- Si ! je l'ai été, je te l'ai dit ; mais c'est à Pierre que je dois d'avoir résisté à la tentation non seulement à cause de la raison que je te donnais tout à l'heure : avoir cherché à mériter pour lui..., mais à cause d'autre chose encore, peut-être un peu difficile à expliquer comme tout ce qui tient à l'amour, et, pourtant, si sûr à vivre ! »

Elle enveloppe d'un coup d'œil circulaire cette chambre où l'artiste a senti s'éveiller ses premiers émois pour la créature qui le guidait vers Dieu ; et elle tente tout de même d'expliquer : *« Pierre a été mené par des voies inattendues ; et moi qui l'aimais, je les ai suivies dans son ombre : d'abord, sa fête de Lumière extérieure quand, par le don de Science, il a découvert la beauté de la création... et puis, sa fête de la Lumière intérieure quand, pour mieux chercher Dieu dans la foi par le don d'Intelligence, il s'est acheminé vers le sacerdoce... Aujourd'hui, ses yeux se sont éteints : il n'a plus d'autre accès à Dieu que la route directe de la sainteté, guidée par le don de Sagesse : c'est la fête des Ténèbres humaines qui glorifient la Lumière de Dieu. »*

Plus bas, elle ajoute : *« Comment aurai-je pu choisir une forme d'apostolat éclatant quand il vit dans l'obscurité ? Ç'aurait été méconnaître entre nous les lois du cœur qui veulent une montée parallèle dans nos cheminements de la terre au ciel !... Je l'ai compris à temps ! »*

Un moment, le frère et la sœur plongent dans un silence évocateur de tant de choses !... Mais, bientôt, il est troublé par des pas menus qui se rapprochent ; un coup timide est frappé à la porte, et l'on voit surgir une Rosie à l'allure moins que triomphante :

« Tamta, pardonne-nous, on avait oublié la lettre et la dame. On vient seulement d'y penser avec Domi. Alors, c'est moi qui suis venue l'apporter, « **passequ**e », lui, il a déjà mis sa chemise de messe, et y ne peut plus circuler.

- On ne dit pas « **une chemise** », mais une « **aube** », mon petit, renseigne le père.

- Si tu veux, une aube... Alors, Tamta, tu ne nous en veux pas d'avoir oublié ?

- Mais, ma pauvre Rosie, il faudrait déjà que je comprenne ce que c'est que cette lettre et cette dame ?

- La lettre, la voilà ! dit-elle en tendant un papier. Et la dame, elle attend dans le jardin, auprès de Domi. Elle est gentille, tu sais ?... Elle lui explique sa messe ! Et elle a rudement l'air de s'y connaître ! »

Le frère et la sœur ne peuvent s'empêcher de sourire ; mais ils exigent d'autres explications que, par condescendance, la petite fille consent à donner à ces grandes personnes si lentes à comprendre des choses pourtant si simples !

Oui, il est venu des *Alouettes* une dame, cet après-midi, qui voulait parler à Tamta de la part de Tompière. On lui a dit qu'elle revienne ce soir, voilà tout... Si Papi et Mami l'ont vue ?... Oh ! non ; ils n'étaient pas là ; et on ne les a pas dérangés : « *C'est moi qui l'ai reçue à la grille, la première fois, renseigne la petite avec importance. Seulement, j'avais oublié qu'elle devait revenir ce soir !... Aussi, quand on l'a vue arriver tout à l'heure, avec Domi, j'ai couru lui ouvrir et je l'ai fait attendre au jardin ! J'ai été bien polie, tu sais !... Tiens, viens sur la terrasse et tu vas la voir...* »

En effet, il y a quelqu'un auprès de Domi : c'est une jeune fille avec qui il parle on sait de quoi, mais qui semble l'écouter attentivement. Devant le petit oratoire, dressé au pied de la terrasse, s'alignent des poupées d'un côté, et de l'autre des photographies dans leurs cadres... Qu'est-ce que cela signifie ?...

« *C'est le public !* renseigne Rosie : *j'ai mis les vivants à droite, et les morts à gauche... Oui, naturellement, j'ai été*

chercher leurs portraits ! Il faut bien, puisqu'on va prier pour eux : il y a maman Edith..., tonton Vincent..., l'abbé Girard... »

Un attendrissement monte aux yeux de Louis-Jean. Comme sa sœur sait entretenir au cœur des enfants le culte des chers disparus ! « *Gardiennne* », ainsi qu'il le disait tout à l'heure, oui, gardienne de la famille, présente ou invisible, c'est bien vrai qu'elle l'est à fond !

« *Mais... les poupées ?* questionne-t-il. *C'est cela que tu appelles « les vivants » ?*

- *Bien sûr !... Ça, t'étonne, papa ? et alors tu dis comme Domi ?... Pourtant, c'est mes filles, na ! J'ai tenu bon pour qu'elles restent. C'est bien assez de lui avoir cédé pour l'ours et le lapin.*

- *Ah ! il n'en voulait pas de ceux-là ?*

- *Je les avais amenés avec mes filles, mais Domi n'a rien voulu savoir. Y refusait de dire la messe devant les animaux, pasque c'est pas « respectueux » qu'il disait... Moi, je vois pas bien pourquoi ?.. mais je les ai tout de même remmenés pour avoir la paix !*

- *La paix, et aussi la messe, hein ?*

- *Oui, papa, les deux. »*

Pendant cette rapide conversation, Mlle Lanel a ouvert sa lettre, qui est de la main de Gillette, dictée par Pierre, et très courte :

« *MA CHÈRE TAMTA,*

« *Je vous envoie une de nos retraitantes, une âme que nous estimons beaucoup avec Gillette qui est au courant. Je veux qu'elle vous connaisse, et vous verrez, de votre côté, ce que vous pouvez faire pour elle avant sa prochaine entrée au Carmel. Parlez-lui avec la plus entière confiance, mais ne lui demandez pas son nom si elle ne vous le dit pas.*

« *Tendresses à tous... »*

Perplexe, elle tend le papier à son frère :

« *Qu'est-ce que cela veut dire ?... Pierre n'a pas l'habitude d'être ainsi sibyllin ?*

- *Reçois-la et tu verras bien.*

- *C'est que... nous n'avons guère le temps, ce soir ?...*

- *La dame a dit qu'elle était pressée,* interrompt Rosie qui prend sa défense ; *elle a une voiture pour repartir. Et puis, elle a dit aussi qu'elle ne te dérangerait pas longtemps..., non, pas longtemps !*

- *Alors, va la chercher !... Et toi, Louis-Jean, veux-tu t'occuper des Briollet et achever de les mettre à l'aise ?... Dis à maman qu'elle ne s'inquiète de rien : je me rendrai libre pour l'heure du dîner ; et tout est prêt. »*

Anna attend peu... Presque tout de suite après que son frère l'a quittée, sa porte s'ouvre à nouveau sous la poussée de Rosie qui tient par la main la visiteuse annoncée : c'est une toute jeune fille d'aspect sympathique, mais craintif aussi, et qui s'accroche à la menotte de sa petite introductrice comme à une protection... Sa figure rappelle quelqu'un de déjà vu, mais qui donc ?...

Comme elle ne dit rien, c'est Mlle Lanel qui ouvre le feu :

« *Soyez la bienvenue, Mademoiselle, puisque vous êtes envoyée par nos amis des **Alouettes**.*

- *Merci... Oh ! oui, merci de me recevoir... »*

La voix est étouffée et s'étrangle : est-ce sous la timidité ? ou sous une secrète angoisse ? car, vraiment, une détresse vient de passer dans les yeux, très beaux mais un peu tristes, qui se lèvent sur Anna.

« *Et donnez-moi des nouvelles de là-bas, continue celle-ci avec cordialité en avançant un fauteuil. Comment va l'abbé Sériac ? »*

La figure tendue s'éclaire : « *Ah ! Mademoiselle, peut-on poser cette question à son sujet ?... Il est si fidèle à se trouver bien partout ! même là où il serait mal. »*

Eh ! eh ! comme cette petite retraitante a compris l'âme de son aumônier !...

« *Alors, posons la question d'une autre manière, reprend Mlle Lanel : comment va-t-on ?... et comment cela marche-t-il aux Alouettes ?*

- *Admirablement : chacun à sa place, et le Père au centre de tout.*

- *C'est vrai, reconnaît Anna, vous l'appellez tous « Père » ?*

- *Il l'est tellement pour nous ; et soucieux du bien non seulement spirituel, mais matériel de ses hôtes ! Il ne voit rien ; et c'est pourtant lui qui dirige tout.*

- *Ah ?... dit Rosie qui est restée debout à côté du fauteuil, alors c'est comme l'histoire du nègre Dégo que j'ai lue : il était mécanicien au fond d'un bateau ; il ne voyait jamais rien de ce qui se passait dessus ; et, pourtant, c'était lui qui le faisait marcher. »*

Les deux femmes sourient. Et cela met sur les traits de l'inconnue une douceur et un apaisement.

« *C'est cela, Rosie. Tu as trouvé !* reprend la tante : *Dégo et Tompière se ressemblent... Maintenant, va jouer, mon petit, et laisse-nous causer.*

- *Jouer ?... proteste-t-elle, mais non ! c'est la messe qu'on va dire. Et, même, vous écouterez quand Domi prêchera ? »*

Elle est déjà partie ; et « *la dame* » traduit sa pensée : « *Ces enfants paraissent exquis. Ah ! comme les traditions de famille dont vous les imprégnez sont riches... et quels êtres de valeur ne préparez-vous pas ainsi ?* »

N'a-t-elle pas connu elle-même ces traditions pour en parler d'un ton aussi poignant ?... Et à qui donc encore cette voix fait-elle penser ?... Anna s'énerve à chercher sans trouver ; et, comme l'autre ne dit plus rien, il lui faut bien renouer la conversation au point où elle s'est interrompue. Elle s'y applique avec bonhomie pour essayer de mettre sa visiteuse à l'aise :

« Vous disiez donc qu'aux *Alouettes* on fait du bon travail ?...
Ma belle-sœur m'écrit que tout le monde y vit, à commencer par
notre abbé aveugle, comme baigné de soleil ?

- C'est bien vrai. On pourrait ajouter qu'il rend les clartés
de l'esprit et de la joie à tous les blessés qui ne voyaient plus la
lumière. Ce fut mon cas, puisque c'est lui qui m'a aidée à prendre
conscience de ma vocation carmélitaine... Il vous en a parlé ?

- Une allusion seulement, et très discrète. »

Depuis un instant, du jardin, montent des louanges sur les
registres de voix enfantines :

« Bénissons le Seigneur.

- Rendons grâces à Dieu. »

Domi et son enfant de chœur ne sont pas encore bien fixés sur
l'ordonnance des oraisons qu'ils enchaînent ; mais ils tiennent au
français plus qu'au latin, « parce qu'il faut comprendre ce qu'on
raconte au bon Dieu », disent-ils.

Soudain, la voix de Rosie annonce à l'assistance : « *Ecoutez
tous : M. l'abbé Domi va prêcher.* »

Un silence... Et puis, la même voix reprend :

« *Allez, dépêche-toi, Domi... Qu'est-ce que tu dis ?... que t'as
pas préparé de sermon ?... Mais ça ne fait rien : on invente !...
Tiens, raconte aux fidèles la belle histoire du saint qu'on a lue
hier soir... Tu te rappelles pas ?... mais si : celui-là qui voulait
faire du bien sans le savoir ?... Alors, le bon Dieu a arrangé ça
avec les anges : c'est son ombre qui faisait les miracles ; et lui ne
s'en doutait pas... et puis...*

- *Et puis, mes frères, coupe la voix de Domi, puisque ma petite
sœur vous a raconté l'histoire et que les femmes se mêlent à
présent de causer dans l'église, moi, je n'ai plus rien à dire. Ainsi
soit-il.*

- *Oh ! Domi !... proteste l'enfant de chœur avec contrition.*

- *J'ai dit : ainsi soit-il... Taisez-vous, les fidèles... La messe
continue.* »

Dans la chambre du haut, les deux femmes, secrètement amusées, ont tout entendu ; mais, puisqu'elles ne sont pas dans « l'église » de Dominique Lanel, elles ont bien le droit de continuer à causer :

*« Cette petite ne se doute pas, reprend l'inconnue, que l'histoire de ce saint résume admirablement le travail d'âmes qui se fait aux **Alouettes**, autour du Père : à la fois caché et resplendissant, sous la lumière voilée du Saint-Esprit.*

- Il vous parle de Celui-ci ?

- Vous voulez dire qu'il n'agit que par lui !... J'ai compris, à travers le comportement du P. Sériac, beaucoup plus que par ses paroles, ce que pouvait être le don de Sagesse : cette Sagesse qui fut rude à découvrir pour moi.

- Mais qui vous tiendra désormais douce compagnie, au Carmel !

- C'est que..., je viens de si loin ! Et j'entre là en vue de tels rachats !

- Qu'importe !... Vous y trouverez votre ciel sur terre, puisque le ciel c'est Dieu, et que Dieu sera en votre âme.

- Oh ! comme j'ai bien fait de venir vous voir !... et comme ce que le Père m'avait dit de vous est exact !

- Que vous avait-il donc dit ?

*- Que vous étiez un peu..., oui, un peu comme ce « **coton** » dont parle saint François de Sales..., vous souvenez-vous quand le Saint évoque la douce union d'une âme avec Dieu qui se répand sur les autres âmes ?... « **comme fait, dit-il, l'onguent précieux ou le baume qui, tombant sur le coton, se mêle et s'unit tellement, petit à petit, de plus en plus, avec celui-ci qu'enfin on ne saurait plus dire si le coton est parfumé ou s'il est parfum, ni si le parfum est coton ou le coton parfum** »¹⁰.*

A son tour, Anna reste interdite.

¹⁰ Saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, livre VII, chapitre premier. (Nous avons complété la citation, légèrement amputée dans le texte d'Yvonne Estienne).

Serait-il possible qu'une nature rude et passionnée, comme celle qu'elle se connaît, en soit arrivée là ?... Alors, si Pierre n'exagère pas, quel témoignage vivant ne représenterait-elle pas du travail du Saint-Esprit dans une âme, et particulièrement du don de Sagesse qui est le couronnement de la charité ?

C'est vrai qu'elle juge, à présent, de toutes choses, par une sorte de goût intime qui la porte à aimer ce qui regarde Dieu et ses intérêts ici-bas, sans avoir besoin de raisonnement. En se laissant conduire par l'Esprit, elle remplit sa fonction, à la manière dont l'oiseau vole et le poisson nage... Elle n'est plus, sous son impulsion, qu'un jugement imprégné d'amour en face de tout ce qui survient.

Et ce qui survient est inattendu :

« *Mademoiselle, reprend l'inconnue, vous ne devez pas vous connaître d'ennemis ?... et si vous en avez eu autrefois, vous avez dû leur pardonner pleinement ?*

- *Certes ! oui... Mais en ai-je jamais eu vraiment ?*

- *Peut-être. Ce Balthazar qui vous a fait tant de torts ?... et sa secrétaire, Mlle Denise ?... Savez-vous qu'il est aujourd'hui en prison pour purger une affaire malhonnête ? »*

En effet, Anna l'avait vaguement su. C'était arrivé à l'époque de l'accident d'auto. Mais on avait été pris alors par de telles souffrances qu'on oubliait tout le reste.

« *Que Dieu lui pardonne, et qu'il l'aide !* murmure-t-elle.

- *Vous parlait-il quelquefois de sa famille ?*

- *Très peu. Nous savions qu'il avait femme et enfant..., une fille, je crois, qu'il se targuait de faire élever dans un grand pensionnat religieux ?... Mais il n'était pas prolix de détails. »*

Très simplement, la visiteuse baisse la tête et dit : « *Je suis Mlle Balthazar. »*

La première surprise passée, Anna se lève ; et, avec la même simplicité, elle vient l'embrasser :

« *Et vous entrez au Carmel ?... Comme vous avez compris, vous aussi, le don divin ! et comme votre vie contemplative vous*

donnera l'intensité, la rosée de pénétration qui sont seules capables d'aider celui qui, maintenant, souffre.

- Vous croyez que Dieu m'entendra ?

- L'amour remporte toutes les victoires. Et vous connaissez le mot de saint Paul : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi » (Gal. 5, 8).

D'un regard, elle embrassé cette terrasse, ce jardin qui abrita leurs causeries, leurs souffrances à tous... En songeant à Pierre..., à elle-même..., à Gillette..., comme à la jeune fille qui se tient là, elle ajoute :

*« Guidés par l'Esprit inspirateur, nous n'avons plus même besoin de chercher le chemin. Toute délibération, devient inutile ; elle gênerait, comme le musicien serait gêné s'il se demandait, au cours d'un arpège, où il va poser ses doigts !... Mademoiselle, ayez confiance : votre vie sera belle et féconde ! Et dites-moi encore : ma belle-sœur des **Alouettes** a-t-elle su qui vous êtes ?*

- Oui. Elle s'est montrée délicatement bonne. Elle m'a promis de beaucoup prier avec moi pour mon père... Si vous vouliez aussi vous joindre à elle ?

- Cela va de soi. Mais, puisque Dieu m'a gardée dans le monde, moi, au service du prochain, c'est sans doute pour tenter quelque chose de plus ?... Alors, vous me donnerez l'adresse de la prison, je ferai visiter M. Balthazar. Et, quand il sortira, je l'aiderai... Mais votre cousine Denise ? »

La réponse n'arrive pas tout de suite parce que, devant cette magnifique émanation divine en nos êtres bornés qu'est la bonté, Mlle Balthazar s'est mise à pleurer.

« Ma cousine, informe-t-elle en phrases hachées, elle est désespérée... Elle se terre, folle de honte... Mais cela ne pourra pas durer longtemps, car elle n'a rien pour vivre et doit chercher une situation.

- Vous me donnerez aussi son adresse. Ce sera facile de lui trouver quelque chose !... Et même..., pourquoi pas, si elle le veut, à la Maison Lanel où j'ai tant d'affaires sur les bras qu'elle

pourrait m'aider ?... Je me souviens qu'elle était une excellente secrétaire. »

Un sanglot étouffé, seul, lui répond cette fois.

« Petite amie, dit doucement Anna, tout cela est simple. C'est dans la lumière que se joignent les âmes. Et les mérites des uns, versés au torrent de la charité, n'aident-ils pas les autres qui ont à besoin, dans le même courant de vie, et sous les mêmes rayons ?... »

Dans le soir qui descend, la voix de Domi monte du jardin :

« Le Seigneur soit avec vous.

- Et avec ton esprit ! » répond Rosie.

Les enfants ont prononcé les mots de la fin. Au-delà de la petite maison et de son enclos parfumé, le vent les emporte vers la terre des hommes.

Mais le vent n'est qu'un symbole : celui de l'Esprit qui souffle, à la recherche de ses invités, pour célébrer avec eux des Pentecôtes où l'amour et la lumière ne se quittent pas.

*

* *

Annexe : Ruysbroeck l'Admirable, *Le livre du Royaume des Amants de Dieu*, chapitre 36 « *Comment l'on peut posséder le don de Sagesse* ». ¹¹

¹¹ Afin que l'homme puisse posséder ce don sublime dans toute sa perfection, il doit être pénétré intérieurement d'un amour sans mesure et tout inondé de saveur divine ; il lui faut une considération claire dans les œuvres qui prennent leur source à l'abîme de simplicité.

De là naît l'admiration des dons multiples et de la richesse incompréhensible.

L'admiration fait soupirer et s'attacher par le désir à la haute jouissance.

Ainsi l'homme doit fixer son regard, afin d'assouvir ses désirs au-dessus de toute activité.

L'amour sans mesure s'enflamme en tout son être dans la fournaise de l'unité.

De là vient liquéfaction et entière immersion dans les délices de la jouissance.

L'homme pénètre ainsi tout entier et s'engloutit dans l'essence sans modes, comme en un désert d'obscurité.

Là plus ni recevoir ni donner, ni exercice d'amour ; c'est pure et absolue simplicité.

Mais il faut encore vous faire connaître ce qui fait tort et met obstacle à la sagesse savoureuse.

Contempler sans prendre garde aux œuvres qui doivent en découler, cela empêche le goût divin.

Ceux qui n'ont pas d'admiration possèdent moins le désir qui naît de l'impatience amoureuse.

Et l'amour sans mesure les brûle d'autant moins au plus intime du royaume de l'âme.

Tendre son regard vers ce qui est simple sans ressentir l'ardeur d'amour, cela empêche la haute pureté.

Je veux encore vous révéler ce qui cause la ruine et la perte de la béatitude :

Il y a des gens ignorants et aveugles qui errent çà et là, à la recherche de satisfactions étrangères.

Ils regardent et considèrent de misérables et pauvres gains, et prennent leur repos dans ce qui est vil.

C'est un amour pervers qui affole leurs sens malheureux, et aveugle la raison humaine.

Poursuivant un goût étranger, ils ne sauraient atteindre ce lieu où coulent les délices d'éternité.

C'est donc un grand empêchement pour recevoir la clarté éternelle que de vivre sans pureté.